

PIERRE SAUREL

# Le Manchet de Marseille



BeQ

**Pierre Saurel**

Le Manchet # 19

# **Le Manchet de Marseille**

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 420 : version 1.0

# **Le Manchot de Marseille**

Édition de référence :  
Éditions Québec-Amérique, 1982.

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

# I

## *Une vieille connaissance*

Tous les employés de l'agence de détectives privés « Le Manchot » avaient terminé leur travail. Cependant, Robert Dumont était encore dans ses locaux. Quand il en avait l'occasion, il s'attardait dans le gymnase qu'il avait fait installer à même les bureaux de son agence.

Pendant plus de trente minutes, il se livra à une série d'exercices, puis il passa sous la douche, en grognant : « J'ai beau leur dire que le gymnase est à leur disposition, ils ne s'en servent pratiquement jamais. Au début, tous, sans exception, y passaient quelques minutes. Mais maintenant, on se néglige. Il faudra que je leur rappelle que je veux des assistants au faîte de leur condition physique. »

Une fois sa douche terminée, il ajusta sa

prothèse, se vêtit rapidement, puis jeta un coup d'œil sur son bracelet-montre.

« Six heures vingt. Parfait, je ne perdrai pas mon temps dans le trafic. »

Il avait juste le temps d'aller manger dans un restaurant, puis de se rendre à l'hôpital Saint-Luc, où son assistante Candine « Candy » Varin était toujours sous observation, ayant été victime d'une attaque sournoise qui avait provoqué une amnésie partielle.

Dumont se dirigea rapidement vers sa voiture, garée sur un terrain de stationnement, à quelques dizaines de mètres de l'édifice dans lequel se trouvaient ses bureaux.

– Hé, Robert !

Le Manchot se retourna en entendant l'appel. Un homme s'approchait rapidement de lui, la main tendue.

– Robert, comment vas-tu ? Ça fait une éternité... Ne me dis pas que tu ne me reconnais pas ?

L'homme, dans la quarantaine, avait les

cheveux courts, coupés en brosse, il portait des lunettes et faisait un peu d'embonpoint. Le Manchot cherchait à se souvenir, car cette figure ne lui était pas inconnue.

– Normand, murmura l'homme en lui serrant la main.

– Normand Lussier ! Dis donc, tu as engraisé, mon vieux. Et qu'as-tu fait de tes cheveux frisés, tu es presque méconnaissable ?

– Tout le monde n'est pas comme toi, tu sais. Je vieillis. Toi, tu n'as pas changé d'un iota. Je t'aurais reconnu entre mille. Dis donc, tu en as fait, du chemin, depuis le temps...

– Tu voulais me voir ? demanda Dumont après un moment de silence.

– Oui et non. J'étais dans le centre-ville, je savais que ton agence était à deux pas. Alors, je me suis dit : je vais prendre une chance.

– Deux secondes de plus et tu me manquais. Tu ne peux croire comme ça me fait plaisir. Tu as quelques minutes ?

– Mais oui, pourquoi ?

Le Manchot venait brusquement de décider de se passer de souper. Il avalerait rapidement un sandwich, à l'hôpital.

– Viens, je t'amène visiter mes locaux.

– Je n'osais pas te le demander.

Et les deux hommes pénétrèrent dans l'édifice.

Pendant une dizaine d'années, Normand Lussier avait fait partie des cadres de la police de la Communauté urbaine de Montréal. Lui et Dumont étaient pratiquement inséparables.

Puis, un beau jour, Lussier avait décidé d'abandonner le service pour faire carrière dans l'armée. Depuis, le Manchot n'avait eu que sporadiquement de ses nouvelles.

Tout en faisant le tour des diverses pièces formant les locaux de l'agence, les deux hommes discutaient.

– Tu ne regrettes pas d'avoir abandonné ton poste dans la police municipale ? demanda Lussier.

– Pas du tout. J'avais d'ailleurs droit à ma pension... et puis, travailler sous les ordres de

Bernier, c'est pas un cadeau.

Lussier se mit à rire :

– Comment, il n'est pas comme le bon vin ? Il ne s'est pas amélioré en vieillissant ?

– Non, si tu le compares au vin, on peut dire qu'il est tourné au vinaigre. Bernier est encore plus exécrationnable qu'autrefois. J'en suis même venu aux coups avec lui et si on n'était pas intervenu pour nous séparer, je crois que je l'aurais tué.

– Tu n'aurais sûrement pas été condamné, au contraire, on t'aurait décerné une médaille.

En riant, le Manchot le fit entrer dans la pièce qui lui servait de bureau particulier.

– Dis donc, remarqua Lussier, tu ne te privas de rien. On dirait le bureau d'un ministre. Du tapis partout, aurais-tu gagné le million à une loterie ?

Tout en offrant un fauteuil à cette vieille connaissance, le Manchot répondit :

– N'exagère pas. J'aime le confort, mais pas plus qu'autrefois.



Dumont tendit une boîte de cigares à demi remplie et les deux hommes s'allumèrent.

– Parle-moi un peu de toi, Normand. Que fais-tu ? Toujours dans l'armée ?

– Non, ça, c'est fini. J'ai pris ma retraite. Aujourd'hui, je fais de l'assurance. Je suis courtier, j'ai mes bureaux à Ottawa, mais je fais également beaucoup d'affaires avec des Québécois. On peut dire que ça ne va pas trop mal.

– Marié ?

Lussier éclata de rire.

– T'es fou, tu me connais. J'aime trop les femmes pour être pris avec une seule.

– Eh bien, sur ce côté-là, on se ressemble, fit Dumont.

Lussier cependant remarqua :

– Toi, tu étais très populaire auprès des filles. Tu aurais pu trouver à te marier.

– Peut-être, mais dans notre métier, on n'est jamais libre, on a des heures impossibles. Alors,

je préfère la liberté.

– As-tu fait vœu de chasteté ?

Dumont éclata de rire :

– Tu me connais, pourtant. Non, mon vieux, je n'ai pas de détails à te donner, mais j'ai une vie sexuelle passablement active.

Lussier lui lança un clin d'œil :

– Je m'en doute. J'ai vu la photo de ton assistante, celle qu'on appelle Candy. Tu ne dois pas t'ennuyer avec elle.

Mais le Manchot l'arrêta d'un signe de la main.

– Je ne mêle jamais le plaisir et le travail. Candy est aguichante, c'est vrai, elle est loin d'être farouche, mais je ne veux pas d'aventure avec elle, ni avec aucune de mes employées.

– Tu as plusieurs femmes à ton service ?

– Non. Candy, une secrétaire et parfois, une ou deux femmes qui enquêtent lorsque nous avons un surplus de travail.

Lussier avoua :

– Je ne croyais jamais que ton agence était si complète. J’ai entendu parler de Beaulac, de cette Candy, mais c’est tout. Moi je m’attendais à me trouver dans un petit bureau miteux, comme ceux qu’occupent les détectives privés dans les films américains.

– Au tout début, c’était un peu ça, admit le Manchot. Mais nous avons beaucoup de demandes. Alors, j’ai engagé Landry. Tu dois te souvenir de lui ? Il faisait partie de l’escouade.

– Landry, mais oui, je me rappelle.

– Il a formé une équipe d’hommes et nous pouvons maintenant offrir un service de gardes de sécurité. Michel Beaulac, Candy et moi, nous nous occupons des enquêtes spéciales.

Le Manchot se leva, se rendit au petit meuble servant de cabinet à boisson et offrit à boire à son ami. Les deux hommes trinquèrent puis, pendant une dizaine de minutes, ils se remémorèrent les meilleurs moments de leur carrière.

Lussier se leva, après avoir jeté un coup d’œil sur sa montre.

– Je suis là, à jaser, et je te retarde peut-être.

– Mais non, je dois me rendre à Saint-Luc. Candy est hospitalisée.

– C'est grave ?

– Oui et non. Elle a été frappée à la tête, elle a perdu la mémoire pendant plusieurs heures. On la croyait guérie complètement, mais j'ai eu une conversation avec son médecin et il lui conseille un repos de quelques semaines. Autrement, il pourrait y avoir rechute. Il faut que j'annonce la nouvelle à Candy. Elle qui déteste l'inactivité, elle n'acceptera pas facilement le verdict du docteur.

Les deux hommes vidèrent leur verre.

– Heureusement que ce n'est pas toi qui dois être hospitalisé. Qu'arriverait-il à ton agence si tu devais prendre quelques jours de repos, comme ton assistante ?

– Il y a quelques mois, ça aurait pu être funeste pour mon agence, mais aujourd'hui, c'est différent. Le jeune Beulac a acquis de l'expérience et il peut me remplacer pour les

enquêtes. Quant à Landry, il s'occupe des gardes de sécurité, je n'ai pas à m'en mêler. Enfin, Rita Michaud est une secrétaire hors pair. Et elle fait tout le travail de comptabilité.

Les deux hommes allaient sortir du bureau, lorsque Lussier demanda avec un peu de timidité dans la voix :

– Je suppose que... tu as tout ce qu'il faut en fait d'assurances ?

Le Manchot s'écria :

– Ah, enfin, tu découvres ton jeu. C'est pour décrocher ma clientèle que tu es venu me voir.

Normand Lussier protesta :

– Robert, tu me connais, voyons. J'hésitais même à t'en parler. Si je suis arrêté, c'était simplement dans l'unique but de revoir un ami comme on en rencontre rarement.

– Donne-moi ta carte. On ne sait jamais, j'aurai peut-être besoin de toi.

Lussier lança :

– Comme détective, comme enquêteur ?

– Tu es sérieux ? Tu aimerais reprendre le métier.

– Mais non, je blague. Dis donc, avec tout l'argent que tu as, tu as dû t'acheter une propriété ?

– Pas du tout, je demeure en appartement. Mais je ne donne mon adresse à personne. Autrement, je serais continuellement dérangé.

– Je te comprends. Mais à un vieil ami comme moi, tu peux bien la donner. Ça va me permettre de t'écrire de temps à autre. Si j'adresse ma lettre à ton bureau, avec le flot de correspondance que tu dois recevoir, tu oublieras de me répondre. Si j'écris chez toi, ce sera plus personnel.

Le Manchot lui donna son adresse. Les deux hommes sortirent de l'édifice, puis se séparèrent devant la porte, après avoir échangé une solide poignée de main.

– Quand je passerai par Montréal, promet Lussier, je te téléphonerai et on ira prendre un bon lunch ensemble, comme dans le bon vieux temps. N'oublie pas de saluer Landry de ma part.

– Je n’y manquerai pas. Au revoir, Normand, et bon succès.

Quelques minutes plus tard, le Manchot arrivait à l’hôpital Saint-Luc. Il s’arrêta quelques instants devant une machine automatique, acheta un sandwich qu’il avala rapidement, prit un café et se dirigea vers la chambre de Candy.

Lorsqu’il apprit à la statuesque blonde qu’elle devait se mettre au repos, Candy éclata :

– Mais c’est le docteur qui est malade, c’est lui qui est tombé sur la tête, pas moi. Je suis en pleine forme.

– Candy, tu as été victime d’une commotion cérébrale. Tu as reçu deux coups à la tête.

— Le dernier, c’était rien. J’ai à peine été étourdie.

– Justement, ce dernier coup aurait pu te tuer, m’a dit le médecin. Il n’y a plus de risques à courir.

La jeune femme avait surtout peur de mourir d’ennui. Depuis qu’elle travaillait pour le Manchot, Candy avait dû délaisser ses amis.

Avant de s'engager pour l'agence, elle enseignait les arts martiaux : elle avait été obligée d'abandonner aussi cet emploi.

– Profites-en pour faire un petit voyage.

– Seule ? C'est ennuyant à mourir.

– Oh, je ne suis pas inquiet pour toi. Tu ne resteras sûrement pas seule longtemps, fit le Manchot avec un petit sourire moqueur.

Candy protesta :

– Je vous en prie, Robert, ne faites pas votre Michel Beaulac. À vous entendre, je serais une fille facile, une fille qui se donne au premier venu. Vous me jugez très mal. J'avoue que j'adore faire l'amour, mais pas avec n'importe qui. Il m'est arrivé, à quelques reprises de me servir de ce que la nature m'a donné pour faire progresser une enquête, mais je considère ça comme du travail. Dans la vie de tous les jours, c'est différent. Tous les hommes sont loin de me plaire.

Mais le Manchot mit rapidement fin à la conversation en faisant comprendre à sa



collaboratrice qu'il ne voulait pas la voir au bureau, jusqu'à ce que le médecin donne son accord.

En quittant l'hôpital, comme la faim le tenaillait, il arrêta dans un restaurant pour prendre un bon repas. À la table voisine, lui faisant face, une femme brune, très jolie, dans la trentaine, le regardait curieusement, semblant étudier chacun de ses gestes. Au tout début, Dumont se demanda s'il n'avait pas déjà rencontré cette femme. Cette figure ne lui était pas inconnue. « Non, je ne la connais pas, songea-t-il au bout de quelques secondes, c'est sa ressemblance avec la comédienne Elisabeth Taylor qui m'a frappé. »

Soudain, la femme se leva et s'approcha de la table du détective.

– Je m'excuse, mais vous ne seriez pas monsieur Robert Dumont, le détective privé ?

– Oui, mademoiselle.

Elle le corrigea avec le sourire.

– Madame. Vous avez dû me croire bien impolie, je ne cessais d'observer votre main

gauche, votre prothèse. La science est merveilleuse. Excusez-moi, encore une fois.

Le Manchot n'avait rien de prévu pour la soirée, et il était encore tôt : il n'allait pas laisser passer l'occasion qui s'offrait à lui sur un plateau d'argent.

– Vous avez fini de manger ?

– Mais non, répondit-elle, je commence.

– Et moi aussi. Alors, si ça ne vous importune pas, nous pourrions nous installer à la même table.

– Jamais je n'aurais osé vous le demander. Vous êtes réellement très gentil.

Et au cours des minutes qui suivirent, le détective apprit que sa jolie voisine de table s'appelait Béatrice Malouin. Elle était mariée mais travaillait comme secrétaire dans un bureau d'avocat.

– Une très bonne position que je n'ai pas voulu laisser pour suivre mon mari.

– Ah ! Votre époux n'est pas à Montréal ?

– Vous devez le connaître de nom, c'est Paul Malouin, un ingénieur très en demande. Le Canada l'a envoyé en Afrique pour quatre mois.

Elle soupira :

– C'est très long, vous savez. Ça ne fait que deux mois qu'il est parti et la solitude me pèse beaucoup. Vous devez en savoir quelque chose, monsieur Dumont, puisque vous n'êtes pas marié.

– Vous avez raison, vieux garçon endurci, cas désespéré, fit le Manchot en riant. J'ai contracté des habitudes qui rendraient la vie d'une femme impossible.

Elle hésita longuement avant de demander d'une voix timide :

– Vous allez peut-être me trouver osée, mais... le sexe, ça ne vous manque pas ?

– Oh, mais je n'ai pas fait vœu de chasteté, soyez-en assurée.

Elle avoua en baissant les yeux :

– Moi, c'est ce que je trouve le plus difficile, demeurer fidèle à mon mari.

– Surtout quand on est une jolie femme comme vous. Les hommes qui bourdonnent autour de vous doivent être légion.

– Pas légion, mais y en a quelques-uns et je dois parfois faire des efforts pour repousser leurs avances.

Et au bout d'un moment, elle ajouta :

– Mais ce doit être aussi difficile pour Paul.

Le Manchot ne dit pas un mot, mais ses yeux se promenaient sur le corps de cette femme, fort aguichante. Ce fut Béatrice qui rompit le silence.

– Il est vrai que je ne suis pas là pour le surveiller. Oh, vous savez, s'il lui arrivait de me tromper, je le comprendrais, je lui pardonnerais ; après tout, ce n'est pas un saint.

Et Dumont sentit la jambe de Béatrice frôler la sienne. Était-ce un accident ? Sûrement pas, car au bout de quelques secondes, elle répéta son manège et cette fois appuya sa jambe, un peu plus, sur celle du Manchot et ne la retira pas. Voulant en avoir le cœur net, Dumont glissa sa main sous la table comme pour ajuster sa

serviette de table, frôla le genou de sa compagne, tout en la regardant dans les yeux. Elle ne broncha pas. Ses yeux noirs fixaient ceux du Manchot ; puis, avançant sa main gauche pour prendre un ustensile, lentement, elle promena un doigt sur la main de son compagnon.

– Où habitez-vous ? demanda tout à coup le détective.

– Non loin de la montagne. Ce soir, j'ai travaillé plus tard. Et vous savez, avec le prix de l'essence, je préfère voyager en métro et en autobus. Et puis, je dois bien l'avouer, même si je possède mon permis de conduire depuis cinq ans, je déteste me trouver en pleine circulation.

Et lorsqu'il lui offrit de la reconduire, elle accepta aussitôt. Une demi-heure plus tard, le couple quittait le restaurant. En montant dans la voiture, elle s'assit tout près du Manchot, se collant presque à lui.

– Je ne sais pas si c'est le vin que vous m'avez offert qui me monte à la tête, mais je me sens toute drôle... prête à faire des folies. Je regrette presque d'être montée dans votre voiture...

Robert... Je peux vous appeler Robert ?

Elle frottait ses seins contre le bras du Manchot et le détective commençait à avoir des difficultés à bien diriger sa voiture. Puis, comme il s'y attendait, elle offrit :

– Vous entrez bien prendre un dernier verre ? Faites-moi plaisir.

– Que diront vos voisins s'ils me voient entrer dans votre maison ?

– J'habite dans un édifice à appartements et les locataires sont si nombreux que je les connais à peine. Un étranger n'attire jamais l'attention.

Et lorsqu'il pénétra dans le logis des Malouin, il attira Béatrice dans ses bras. Elle ne se défendit aucunement. Le baiser fut long, passionné. Le couple ne prit jamais ce dernier verre.

\*

Le jour commençait à poindre lorsque Robert Dumont retourna à son appartement. Il se jeta sur

son lit et, épuisé, il ne tarda pas à s'endormir. Le matin, lorsque son réveil sonna, il se leva rapidement pour se glisser sous la douche. Il avait besoin de récupérer après ces longues heures d'amour passionné.

Il venait à peine d'enfiler son pantalon, lorsqu'on sonna à sa porte.

– Qui ça peut-il être, à cette heure-ci ?

En effet, il était à peine huit heures du matin. Il alla ouvrir et se trouva en face de trois hommes, dont l'un portait l'uniforme de la Gendarmerie royale canadienne.

– Robert Dumont ?

– Oui, messieurs, que puis-je faire pour vous ?

– Nous avons un mandat de perquisition. Allons, laissez-nous entrer.

– Quoi ? Un mandat ? Mais pourquoi ?

L'un des hommes le força à se ranger de côté.

– S'il y a des questions, Dumont, c'est nous qui les poserons.

Puis, se tournant vers l'officier en uniforme,

L'agent qui semblait le chef du groupe ordonna :

– Surveillez-le pendant que nous fouillerons.

Le Manchot protesta :

– Ah çà, messieurs, je ne vous permettrai pas...

– Tu n'as pas un mot à dire, Manchot, répliqua le second policier en civil. Nous, nous avons un travail à accomplir. Tu devrais pourtant connaître les lois, toi, un ex-policier, un détective privé.

Déjà, l'un des hommes commençait à fouiller dans un placard qui se trouvait au fond de la pièce servant de salon.

– Dites-moi au moins ce que vous cherchez, je vais vous aider.

Les trois hommes se mirent à rire.

– Elle est bonne, il va nous aider. Tu nous prends pour des imbéciles ? Si nos informations sont bonnes, Manchot, et dans ta situation, tu ne t'en tireras pas facilement. Un citoyen connu, supposé faire respecter la loi et qui fait le commerce de la drogue...

– Hein ? Mais vous êtes fous...



– Assis et tais-toi, on veut plus t’entendre.

C’était sûrement une erreur. Ces hommes n’allaient pas tarder à le constater. Ils en seraient quittes pour avoir perdu leur temps. Soudain, il entendit un des hommes appeler.

– Lucien, viens donc ici, dans le salon, j’ai trouvé quelque chose.

Le policier en civil parut avec une des prothèses du Manchot, celle dont il se servait le moins souvent, celle qui se terminait par un crochet de fer.

Les trois agents s’étaient maintenant réunis au centre de la pièce. Celui qui tenait la prothèse expliqua :

– Vous voyez, le crochet se dévisse et ce manchon est creux. Tenez, regardez, c’est rempli de petits sacs.

– Tu y as goûté ?

– Aucune erreur possible, c’est de la coca !

Dumont était pâle comme la mort. Il ne comprenait plus rien. Qui donc avait placé de la cocaïne dans sa prothèse ? Qui avait pu prévenir

la Gendarmerie royale ? C'était un coup monté.

Tout à coup, il eut une idée :

– Je peux faire un appel ?

– Pourquoi ? Tu veux appeler ton avocat, je suppose. Trouves-en un bon, tu en auras besoin.

Le Manchot alla chercher une petite carte où il avait pris en note le numéro de téléphone de Béatrice Malouin. Après qu'il eut composé, il entendit la sonnerie puis une voix de femme répondit.

– Allô, c'est vous, Béatrice ?

– Béatrice ? Il n'y a pas de Béatrice ici.

Il donna l'adresse de la maison.

– Oui, vous êtes au bon endroit. Mais c'est mon appartement. Je ne m'appelle pas du tout Béatrice. Oh, je comprends : j'étais en dehors de la ville et j'avais prêté mon appartement à mon amie Monique.

Le Manchot décrivit la fille qui lui avait fait passer une nuit de rêve.

– Oui, c'est bien elle.,

– Où puis-je la rejoindre ?

– Oh, j'ai bien peur que vous ne la trouviez pas de sitôt. Elle a pris l'avion pour Los Angeles, ce matin à sept heures. Quelque chose de spécial ?

– Non, je vous remercie.

Le Manchot raccrocha. Il venait de comprendre qu'il s'était fait jouer comme un enfant. Les criminels qui lui en voulaient étaient nombreux. On avait dû le surveiller, placer cette fille sur son chemin.

– Son compte est bon, entendit-il. Je viens de trouver d'autres sacs cachés dans un coussin, dans sa chambre. Il doit y en avoir pour des milliers de dollars. Ça va faire un joli scandale.

L'homme parut dans la porte.

– J'ai bien peur, Manchot, que tu ne sois obligé de dire adieu à ta carrière de détective privé.

## II

### *Le Manchot n'a pas le choix*

On avait permis au Manchot de téléphoner à Michel Beaulac.

– Pas de détails, lui ordonna-t-on. Dites-lui simplement que vous ne pouvez vous rendre au bureau ce matin et qu'il prenne charge de votre agence.

Après avoir parlé à Michel, le Manchot voulut immédiatement communiquer avec Philippe Granger, le jeune avocat qui s'occupait régulièrement des causes de l'agence.

Robert Dumont était au courant de ses droits.

– Vous ne pouvez pas m'empêcher de rejoindre mon avocat.

– Allons, soyez calme, Dumont, vous pourrez l'appeler sitôt que nous aurons décidé de

l'accusation que nous porterons contre vous. Pour l'instant, nous vous avons conduit ici pour vous interroger, pas autre chose.

– Je regrette, mais je ne répondrai à aucune question sans la présence de mon avocat.

Le Manchot enrageait. Il se demandait qui avait bien pu préparer ce traquenard dans lequel il était tombé.

« Et ce fut préparé de longue main, songea-t-il. Mais pourquoi ? »

On le laissa seul dans une petite pièce où l'ameublement était réduit à son strict minimum. Une table, une chaise et pas autre chose. Dans un coin, des lumières, de véritables « spots ». Le Manchot connaissait bien ces salles qui servaient à l'interrogatoire des prévenus.

Celui qu'on voulait interroger s'assoyait sur la chaise. Les enquêteurs demeuraient debout. Souvent, on dirigeait le rayon des lumières sur la figure du prévenu et les enquêteurs, eux, demeuraient dans l'ombre.

La table servait à écrire, si jamais l'accusé

décidait de signer une confession.

Il passait neuf heures du matin lorsque enfin, la porte s'ouvrit. Robert Dumont avait passé une heure, seul, dans ce réduit.

Deux hommes entrèrent, deux colosses, sans doute des officiers de la G.R.C.

– Robert Dumont ? demanda le premier en entrant.

– Je regrette, je ne parlerai qu'en présence de mon avocat.

– Libre à vous, fit le second en refermant la porte. C'est votre droit. Mais auparavant, nous tenons à vous prévenir. Un journaliste, nous ne savons pas comment il a pu apprendre la vérité, sait que vous êtes ici. Je suppose que vous ne désirez pas le voir ?

– Je ne veux voir que maître Granger.

On força le Manchot à prendre place sur la chaise. Mais, heureusement, on n'alluma pas les puissants projecteurs qui auraient pu l'éblouir.

– Si vous étiez un prévenu ordinaire, Dumont, vous ne seriez sûrement pas traité de la même

façon, commença un des deux hommes. Nous avons trouvé, dans votre appartement, à la suite d'une information confidentielle, plusieurs grammes de cocaïne. Vous avez dit aux policiers qui ont dirigé la perquisition que c'était un coup monté. Aux yeux de tous, vous êtes un homme honorable, un citoyen honnête, nous sommes prêts à le croire.

L'autre policier, cependant, eut une sorte de ricanement :

– Faut pas se fier. De hauts dignitaires, des officiers de police, des juges, des avocats ont déjà frayé avec la pègre. On en sait quelque chose.

– Si vous croyez avoir été victime d'une machination quelconque, poursuivit le plus sympathique des deux policiers, dites-nous ce que vous savez. Nous sommes là pour vous aider. Tout ce que nous désirons, c'est de faire éclater la justice et de coffrer les coupables.

Il y eut un long silence que personne ne semblait vouloir troubler. L'atmosphère était lourde comme un soir d'orage.

Le policier qui dirigeait l'interrogatoire s'approcha de Dumont.

– À quoi bon vous entêter, Manchot ? Vous connaissez pourtant tous les rouages de la police. Le silence est parfois plus accusateur que bien des paroles. Qui, selon vous, peut avoir placé cette drogue dans votre appartement ? Qui savait que votre prothèse, qui se termine par un crochet, pouvait se dévisser et qu'on pouvait remplir le bras de drogue ? Ce coussin que nos hommes ont découvert vous appartient-il ?

Toujours le même dialogue de sourd. Le second policier était plus nerveux que le premier. Il s'était mis à arpenter la pièce et, à deux ou trois reprises, il se frappa la main gauche de son poing droit. Probablement, s'il avait été seul avec le Manchot, il y aurait eu des étincelles.

N'y tenant plus, il s'arrêta brusquement de marcher pour lancer :

– Va-t'y falloir t'arracher les mots de la bouche, l'infirmes ?

Malgré lui, le Manchot sursauta. Il détestait



qu'on l'insulte en se servant de son infirmité. S'il ne s'était pas retenu, il aurait bondi de son siège et sauté à la gorge de l'homme. Mais il savait fort bien que le policier n'attendait que ça pour passer à l'action. Ce n'était pas le moment de se bagarrer.

– Je veux voir mon avocat, fit-il d'une voix qu'il chercha à garder la plus calme possible.

– C'est inutile, fit le premier détective, il ne parlera pas.

– Laisse-moi seul avec lui, durant quelques minutes. Je vais lui délier la langue, moi, j'en ai rencontré de plus « toffes » que lui.

– Non, pas ça, Gerry. D'ailleurs, les patrons vont s'occuper personnellement de lui. Vous êtes chanceux, Manchot. Il est rare que les grands patrons décident de questionner eux-mêmes un prévenu. Ils ne le font que dans des cas très spéciaux. Quand ils vous auront vu, vous téléphonerez à votre avocat, pas avant.

Comme les deux policiers allaient sortir, le Manchot lança :

– Je porterai plainte contre vous. Vous ne respectez pas mes droits. Vous ne vous en tirerez pas aussi facilement.

– Tu es bien mal placé pour porter plainte, Manchot, fit le second policier. Avec l'accusation qu'on va te coller aux fesses, tu t'en tireras pas avec moins de vingt ans.

La porte se referma derrière les deux hommes et, pour la seconde fois, le Manchot se retrouva seul.

« Tout cela, songea-t-il, ressemble à un mauvais rêve. Toute cette affaire n'a aucun sens. Pourtant, ces policiers doivent bien savoir que je ne suis pas un criminel. »

Il se demandait ce qui se passait à son bureau. Michel Beaulac devait sûrement se poser des questions, s'inquiéter, il allait sans doute passer à l'action.

« Je n'ai pas été explicite au téléphone. J'espère que Michel a compris. »

Le Manchot lui avait simplement dit qu'il ne pouvait se rendre au bureau.

– Je t'en prie, ne pose pas de questions. Prends charge du bureau, je dois m'absenter, je ne sais pas pour combien de temps.

Mais cette situation était complètement anormale. Michel s'informerait. Il savait que son patron était allé rendre visite à Candy, la veille.

« Il essaiera de savoir ce que j'ai fait par la suite. Si seulement il se rendait à mon appartement, il verrait qu'on l'a fouillé de fond en comble. »

Le bruit de la clef qu'on tournait dans la serrure fit sursauter le détective. Un policier en uniforme parut.

– Si vous voulez me suivre, monsieur Dumont, on vous attend.

Le Manchot sortit enfin de la pièce où il était enfermé depuis près de deux heures. Il prit place dans un ascenseur, après avoir suivi un long corridor. Robert Dumont ne connaissait pas la bâtisse où il se trouvait. Était-ce un des locaux de la Gendarmerie royale ? Il l'ignorait.

Un autre policier se tenait debout près de la

cage de l'ascenseur, lorsque la porte s'ouvrit.

– Je me charge de monsieur Dumont, déclara-t-il à son collègue. Vous pouvez descendre.

Quelques instants plus tard, Dumont et son gardien s'arrêtaient devant une lourde porte. Le policier frappa et, quelques secondes plus tard, un homme d'une soixantaine d'années parut.

– Voici monsieur Dumont, fit le garde.

– Très bien, vous pouvez nous laisser. Entrez, Dumont.

Le Manchot fit un pas en avant. Il se trouvait dans une salle de réunion. Une table rectangulaire, longue d'une vingtaine de pieds, occupait le centre de la pièce.

L'homme referma la porte derrière lui et le Manchot remarqua que cette porte était capitonnée à l'intérieur. Aucun son ne pouvait sortir de cette pièce.

Trois autres hommes, tous passablement âgés, étaient assis autour de la table.

– Asseyez-vous, monsieur Dumont. Prenez cette chaise.

Il le fit asseoir au bout de la table. Maintenant, le Manchot avait deux hommes d'un côté et un seul de l'autre. Celui qui était allé ouvrir alla donc prendre place du côté droit. De cette façon, le Manchot se trouvait comme encadré par ses inquisiteurs.

– Mon nom est McLane, fit l'homme qui avait ouvert. Voici monsieur Smith, monsieur Jones et monsieur Dubois.

Tous ces noms sonnaient faux. Celui qui s'appelait Dubois était le plus vieux du groupe. Son crâne était complètement nu. Les lunettes qui lui pendaient au bout du nez lui donnaient un air faussement comique.

Smith avait plutôt l'air dur. Il était grand, avec des cheveux courts et grisonnants ; il avait une épaisse moustache et se tenait droit comme un soldat qui aurait passé sa vie au garde-à-vous.

Jones et McLane se ressemblaient vaguement. Cheveux blancs tous les deux, assez grands, mais souffrant probablement d'embonpoint ; ils paraissaient beaucoup plus sympathiques que les deux autres.

McLane, sans doute le chef du groupe, prit la parole.

– Monsieur Dumont, dit-il d'une voix faussement douce, vous avez dû, depuis ce matin, vous poser des milliers de questions, n'est-ce pas ?

– Messieurs, j'ignore qui vous êtes. Mais je tiens à vous dire immédiatement que je suis tombé dans un piège. On tente de m'accuser de faire le commerce de la drogue. À compter de tout de suite, je vous assure que je suis innocent et que je ne dirai plus rien, sans avoir consulté mon avocat. Si vous voulez bien me laisser l'appeler.

– Quand vous nous aurez écoutés, Dumont, vous pourrez téléphoner à maître Granger.

McLane consulta des documents qui se trouvaient devant lui.

– À la suite d'un renseignement que nous avons obtenu, des policiers de la G.R.C. se sont rendus à votre appartement ce matin, munis d'un mandat de perquisition. Après avoir fouillé, ils

ont trouvé suffisamment de cocaïne pour que nous puissions porter une très grave accusation contre vous. Un journaliste, plus curieux que les autres, attend de nous une déclaration. Elle peut se résumer rapidement. Nous avons d'ailleurs préparé deux communiqués.

Il fit un petit signe et Dubois, après avoir ajusté ses lunettes, lut :

« À la suite d'une dénonciation, des policiers de la Gendarmerie royale ont opéré une descente à l'appartement du détective privé, Robert Dumont, connu sous le nom du Manchot. Les autorités peuvent affirmer que Dumont faisait le commerce de la drogue. Des accusations seront portées dans les plus brefs délais. »

– Voilà le premier communiqué, fit McLane. Maintenant, le second.

Dubois racla le fond de sa gorge et prit un second document, placé devant lui.

« Robert Dumont, détective privé, a été faussement accusé d'être un commerçant de drogue. Une enquête de la Gendarmerie royale a

prouvé, hors de tout doute, que le policier Manchot n'avait rien à se reprocher. Victime d'une machination, Robert Dumont a décidé de prendre quelques jours de vacances. »

Le détective privé sursauta :

– Quoi ? Des vacances ? Mais qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

– Nous ne plaisantons jamais, Dumont, fit rudement celui qui disait s'appeler Smith. McLane reprit la parole :

– Si nous remettons le premier communiqué à ce journaliste, Dumont, vous pouvez dire adieu à votre agence de détectives privés. On vous accusera de faire le trafic de la drogue et même si vous réussissiez à vous en tirer, ce dont je doute, jamais vous ne pourriez remonter la pente. Votre carrière serait terminée.

Le Manchot s'efforçait de garder son calme.

– Mais enfin, allez-vous me dire pourquoi, je...

McLane fit un petit signe de la main, demandant au Manchot de se taire puis, il poursuivit :



– Par contre, si vous acceptez notre proposition, aucune accusation ne sera portée contre vous. Vous vous devrez de prendre un congé, sans donner d'explications à vos adjoints. Nous savons que Michel Beaulac peut vous remplacer et que le détective Landry s'occupera de vos gardes de sécurité. Vous avez une excellente secrétaire et, enfin, mademoiselle Varin se doit, elle aussi, de prendre un repos.

Puis, esquissant un sourire, McLane ajouta :

– Comme vous voyez, nous sommes fort bien renseignés.

Et lentement, il spécifia :

– Notre ami, Normand Lussier, a fait de l'excellent travail.

Le Manchot bondit.

– Quoi ? Normand...

– Normand Lussier travaille pour nous, oui. Nous l'avons envoyé aux renseignements avant de mettre notre plan en branle. Pendant qu'une de nos aides vous tenait occupé, la nuit dernière, un de nos agents se glissait dans votre appartement

pour y dissimuler de la drogue. Vous savez le reste. Oh, je dois ajouter que les policiers qui se sont rendus chez vous ce matin, ne savaient aucunement que nous vous avons tendu un piège.

Le ciel se serait écroulé aux pieds de Robert Dumont, qu'il n'aurait pas été aussi stupéfait. Mais pourquoi lui avait-on joué cette triste comédie ?

– Alors, monsieur le Manchot, nous pensons que vous n'avez pas le choix, fit Jones.

L'homme parlait pour la première fois. Il spécifia :

– Sachez que la conversation que nous avons présentement n'est entendue de personne. La jeune femme que vous avez... connue la nuit dernière a quitté le Québec, tout comme Normand Lussier. Tout ce que vous pourrez dire à votre avocat, nous le nierons. Robert Dumont, nous avons besoin de vous. Nous avons une mission à vous confier.

Le Manchot s'était retenu trop longtemps.

Cette fois, il en avait assez. Il se leva brusquement en donnant un vigoureux coup de poing sur la table.

– C'est du joli ! Je savais que la C.I.A. américaine avait des méthodes peu orthodoxes, j'avais déjà entendu parler de certaines rumeurs concernant votre corps policier, mais jamais je n'aurais cru que vous en étiez rendus là.

Il se pencha sur la table, fixant tour à tour les quatre hommes.

– Moi, messieurs, je n'ai jamais peur de rencontrer quelqu'un face à face, de lui expliquer une situation. Si vous étiez venus me voir à mon bureau, si vous m'aviez convoqué ici, nous aurions pu nous entendre.

Le monologue du détective privé n'impressionnait personne.

Jones répondit calmement :

– Nous savons fort bien que jamais vous n'auriez accepté notre proposition. Vous pouvez encore la refuser.

Smith se leva et d'un pas militaire se rendit à

la porte.

– Vous pouvez sortir, Manchot, mais je vous préviens, vous n’irez pas loin. Oh, vous quitterez cet édifice, mais cette fois, ce sera la police de Montréal qui se mettra à votre recherche. Vous avez de nombreux amis dans cette police, je crois, des amis qui vous jalouent ! Les journaux parleront de vous à pleines pages. Allez, nous ne vous retenons plus.

Puis, se tournant vers ses collègues, Smith ajouta :

– Je ne sais pas si vous êtes d’accord avec moi, messieurs, mais nous avons suffisamment perdu de temps avec cette affaire. C’est à prendre ou à laisser, Manchot.

Robert Dumont comprit qu’il se trouvait dans un cul-de-sac. On le tenait solidement. S’il quittait ce bureau, jamais on ne croirait son histoire. Les preuves contre lui étaient accablantes.

Dumont retourna à sa chaise.

– Je n’ai pas le choix, murmura-t-il. Mais vous

êtes des salauds de la pire espèce. Jamais je n'aurais pensé que des officiers, supposément chargés de faire respecter les lois, pouvaient agir d'une façon aussi abjecte, aussi malhonnête, aussi malpropre. Je m'en souviendrai toute ma vie et un jour...

Mais il préféra ne pas dire le fond de sa pensée.

– Qu'attendez-vous de moi ? laissa-t-il enfin échapper.

Les quatre hommes se regardèrent d'un air satisfait. Enfin, leur coup avait réussi. L'homme qu'ils recherchaient allait collaborer avec eux.

### III

*Yvan Cohen*

Les quatre hommes s'étaient levés. Celui qui s'appelait McLane remercia Dubois et Smith.

– Vous vous chargez de faire comprendre à nos agents que c'est une erreur, n'est-ce pas ? Que nous acceptons les explications du Manchot ?

– Ne craignez rien, je me charge de tout, fit Smith en sortant de la pièce, suivi de son compère.

McLane mit la main sur l'épaule du Manchot.

– J'espère que vous oublierez votre rancune, Dumont. Nous ne pouvons agir autrement. Allons, venez à mon bureau. Au fait, monsieur Jones est en réalité le colonel Brabant.

L'homme tendit la main, mais Dumont fit

mine de ne pas la voir. Il était loin d'avoir oublié la conduite odieuse de ces hommes. Quelques minutes plus tard, on entra dans le grand bureau du brigadier Jack McLane.

– Asseyez-vous. Vous fumez ? Cigare, cigarette ?

– Je ne veux rien.

Le colonel Brabant prit une cigarette. Les deux policiers de la G.R.C. s'allumèrent, puis McLane ouvrit un épais dossier rempli de documents.

– Tenez !

Il tendit une photo au Manchot.

Un homme d'une quarantaine d'années, la figure passablement ridée, le regard dur, la barbe longue et portant une sorte de calotte, un béret de matelot, semblait-il, apparut devant les yeux du Manchot.

– Qui est-ce ? Je suis supposé le connaître ?

– Non. Son nom est Yvan Cohen.

Et ce fut Brabant qui ajouta :

– Vous ne pouvez le voir sur cette photo, bien sûr, mais cet homme est manchot. Il a perdu son avant-bras gauche.

Les deux officiers n’avaient pas besoin d’en dire plus long. Le Manchot devinait tout. On lui avait parlé de prendre un long congé, de ne donner aucune explication à ses adjoints.

– Je dois emprunter la personnalité de ce type ?

– Oui.

– Mais je ne lui ressemble pas du tout.

Du dossier, McLane tira d’autres photos. Cette fois, elles représentaient le Manchot, Robert Dumont.

– Nos experts se sont mis au travail. Mêmes yeux, mêmes cheveux, je veux dire, même couleur, mêmes sourcils, la bouche tout comme le menton ont la même forme. Tenez, voyez cette photo, elle a été travaillée par un de nos dessinateurs.

Le Manchot n’en croyait pas ses yeux. Il ressemblait à Yvan Cohen, comme s’il avait été



son frère jumeau.

– Vous croyez qu’il est possible qu’on me transforme de cette façon ?

– Aucun doute. C’est le colonel qui s’occupera de vous, personnellement. Tous ceux qui travailleront à votre préparation, à votre maquillage, ne savent pas exactement ce dont il s’agit. Nous ne sommes que quatre, ici à Montréal, au courant de toute l’affaire.

Dumont résuma :

– Donc, vous m’obligez à entrer dans la peau de Cohen. Maintenant, puis-je savoir qui est cet homme ? Où se trouve-t-il présentement ? Qu’est-ce qu’il a fait ? Pourquoi dois-je le remplacer ?

C’est le colonel Brabant qui prit la parole. Il semblait être au courant des moindres détails.

– Yvan Cohen est français de descendance juive, comme son nom l’indique. C’est un type qui a roulé sa bosse un peu partout en Europe et en Afrique. Il n’a que très peu d’accent.

Le brigadier, pendant ce temps, avait sorti du

dossier une liasse de documents.

– Vous avez ici toute l’histoire de Cohen. On parle de ses parents, de son enfance, de ses amis, de ses activités.

Le brigadier se tut pour laisser continuer son collègue.

– Vous lirez son histoire. Donc, je ne vous en donne que les grandes lignes. Cohen a été et est toujours marin. Mais il a d’autres activités. Il fait partie du milieu de la pègre. Il a été arrêté à plusieurs reprises pour traite des blanches, proxénétisme et trafic de drogue. Il est sorti de prison il y a à peine un mois et demi. Présentement, il est à bord d’un bateau qui se dirige vers New York. Il y arrivera dans une semaine. Un agent de la C.I.A. a surveillé Cohen en Europe. Un autre fait partie du milieu des trafiquants de drogue. Vous savez, cette enquête n’a pas débuté aujourd’hui, oh non, nous sommes là-dessus depuis plus d’un an. Voilà les grandes lignes de l’histoire de Cohen.

Le brigadier et le colonel semblaient vouloir se partager les tâches. McLane reprit donc la

parole.

– Il se prépare, depuis des mois, une importante transaction entre la pègre marseillaise et un réseau américain. Ces Américains, qui fournissent également le Canada et le Québec, doivent acheter pour des millions de dollars de drogue. Le F.B.I., la C.I.A. et la G.R.C. sont au courant de tout. On pourrait même arrêter plusieurs caïds qui sont mêlés à la transaction. Mais des millions de dollars, ça ne pousse pas dans les arbres. Les Français exigent des garanties, et la première transaction doit avoir lieu dans quelques semaines. Nous voulons démasquer les grands chefs du réseau, ces millionnaires qui fournissent les fonds, ces hommes, à l’abri de tout soupçon, mais qui dirigent de dangereux criminels.

Tout en parlant, le brigadier s’était levé et s’était approché d’un petit meuble au fond de la pièce. Il appuya sur un bouton, les portes du meuble s’ouvrirent, une tablette contenant des bouteilles et des verres monta de quelques pouces, puis sembla sortir du meuble, formant

une sorte de plateau.

– Vous prendriez un verre de quelque chose ?

– Non, je vous remercie. Quand on reçoit une douche d'eau froide sur la tête, ça vous enlève toute soif, répliqua sèchement la Manchot.

McLane servit un verre au colonel, puis vint se planter devant Dumont.

– Avouez que si on vous avait proposé cette affaire, vous auriez refusé. Vous allez devoir vous transformer en Cohen. On vous transportera à bord du bateau, avant son arrivée à New York ; vous prendrez la place de Cohen et là-bas, dans la métropole américaine, vous transigerez avec les rois du milieu. Évidemment, vous ne rencontrerez probablement pas les grands chefs. Il vous faudra vous débrouiller pour les démasquer.

Le détective privé s'écria :

– Jamais je ne croirai qu'il n'existe pas, dans les services de tous ces corps policiers, un homme capable de jouer ce rôle de manchot.

Ce fut le colonel qui répondit :

– Les manchots sont plutôt rares, vous savez.

Oh, il y en a quelques-uns, oui. Mais tout de suite, il a fallu éliminer ceux qui ont perdu le bras droit. Deuxièmement, il nous fallait une personne parlant fort bien le français et l'anglais. Enfin, il devait y avoir une certaine ressemblance physique. Pendant des semaines, tous les corps policiers ont cherché dans leurs cadres. Malheureusement, les candidats que nous avons ont été éliminés un à un. Il nous a fallu regarder hors de nos rangs et c'est alors que Normand Lussier a pensé à vous. Non seulement, physiquement, vous offriez une vague ressemblance, mais vous aviez aussi toutes les qualités nécessaires pour mener à bien cette mission. Nous vous avons observé de près durant des semaines, sans que vous vous en doutiez. Il ne nous restait plus que certains légers détails. Par exemple, nous ne voulions pas ruiner votre carrière. Il fallait donc nous assurer que vous pouviez confier votre agence à quelqu'un d'autre. Ensuite, Cohen adore les femmes. Il nous fallait quelques précisions sur ce côté. On le dit bon amoureux... et notre agent féminin n'a eu que des éloges à faire sur votre performance. Nous avons

mis notre plan à exécution, soit vous obliger à travailler pour nous... non seulement pour la G.R.C., mais également pour tous les autres corps, comme le F.B.I., etc. Nous ne pouvions agir autrement. J'admets que ce n'est pas tout à fait honnête, mais que voulez-vous, pour éliminer les criminels les plus abjects de ce monde, il nous faut prendre des moyens qui, parfois, nous répugnent.

La colère du Manchot s'était apaisée. Il était maintenant pris dans un rouage infernal et il ne pouvait s'en sortir qu'en menant à bien la mission qu'on allait lui confier.

– Messieurs, fit-il d'une voix ferme, je vous écoute parler et je me demande si réellement vous ne rêvez pas en couleurs. Ce nommé Cohen, il a des amis dans le milieu, on doit le connaître, l'attendre. Vous voulez faire une substitution, mais croyez-vous qu'on ne s'en rendra pas compte ?

Le brigadier, avec un sourire en coin, répliqua :

– Vous êtes-vous aperçu que vous étiez sous

surveillance depuis déjà plusieurs jours ? On a pris des photos de vous sans que vous vous en doutiez. Nos hommes sont entrés dans votre appartement sans que vous vous en aperceviez et, pourtant, vous êtes renommé pour être un de nos meilleurs détectives.

Le colonel expliqua :

– Cohen sort de prison. Il n'est jamais venu en Amérique. Les chefs du réseau ont insisté pour que l'homme qui fasse la transaction ne soit pas connu du milieu de la pègre new-yorkaise. Donc, Cohen n'a aucun ami en Amérique. Ils ont sa photo, une bonne description de lui. Dans ce dossier, vous avez des détails sur ceux qui doivent vous contacter à New York. Non, vous ne courez aucun risque, si vous ne commettez pas d'imprudence. Nous ne pouvons vous apporter l'aide que nous voudrions. Vous devrez vous débrouiller seul et, s'il survenait quelque chose... comme par exemple, si vous étiez arrêté par la police de New York, avec de la drogue en votre possession, ne comptez pas sur nous pour vous couvrir.

– Il n’y a pas à dire, la situation est encourageante, murmura le Manchot.

– Vous avez deux jours pour étudier ce dossier. Vous saurez également qui contacter à New York, lorsque vous aurez réussi à découvrir les têtes dirigeantes du réseau. C’est la seule fois que vous devrez communiquer avec nous. Une fois cette étude de dossier terminée, Dumont, vous comprendrez que la mission que nous vous confions n’est pas impossible. Nous vous aiderons jusqu’à ce que vous soyez entré dans la peau de votre personnage. Pour l’instant, le plus urgent, c’est d’étudier le dossier car demain, nous vous questionnerons longuement sur Cohen. Il vous faudra déjà être entré dans la peau de votre personnage.

Le Manchot demanda alors :

– Mais qu’est-ce que je dirai à Michel ? Il me questionnera.

– Nous avons déjà préparé le terrain. Votre ami Beaulac doit présentement être pas mal inquiet.



– Comment ça ?

– Il a reçu un appel de Normand Lussier, il y a peut-être une demi-heure. Hier soir, alors que vous étiez en compagnie de votre ex-collègue, vous avez eu une douleur à la poitrine et Lussier vous a demandé de consulter un cardiologue. Il a demandé de vos nouvelles.

Dumont s'écria :

– Mais c'est ridicule, je suis en parfaite santé.

– Une crise cardiaque, ça peut survenir à tout moment, fit le brigadier. Donc, quand vous reverrez Beaulac, vous lui direz que votre cardiologue vous ordonne de prendre un repos de quelques jours. Ne mentionnez pas où vous allez, vous ne voulez pas entendre parler de votre agence. Beaulac ne demandera pas mieux que de vous remplacer. C'est un orgueilleux, ça lui fera plaisir de se voir confier tant de responsabilités.

Le Manchot interrompit McLane.

– Il y a Candy. Il faut absolument que je passe la voir à l'hôpital, autrement, elle se posera des questions.

– Vous avez raison. Mais comme elle doit, elle aussi, se reposer, ce n'est pas un problème.

– Elle voudra peut-être m'accompagner ?

– Non. Vous n'aurez qu'à lui dire qu'il vous faut complètement oublier votre travail, votre bureau, enfin tout ce qui pourrait vous apporter des soucis.

– Et si, par hasard, mon séjour se prolonge ?

– Soyez sans inquiétude. Nous rassurerons nous-mêmes Beaulac et vos autres collègues. L'un de nos agents est médecin.

Le Manchot protesta :

– Mais Michel sera seul pour diriger les enquêtes. Candy est malade, ça n'a aucun sens. Calmement, le colonel répondit :

– Nous savons que vous employez, de temps à autre, des policiers qui sont à leur retraite. D'autres n'attendent qu'un signe de vous pour devenir vos employés. Alors, ce sera le temps pour Beaulac de tenter quelques expériences. Il faut faire confiance à votre assistant.

Le brigadier McLane se leva :

– Vous êtes libre de partir, Dumont, fit-il. Demain, il vous faut être ici à dix heures. Lorsque vous serez passé au bureau, lorsque vous aurez vu mademoiselle Varin, on vous conseille de disparaître de la circulation. Quant à votre prothèse qui se termine par un crochet comme celle de Cohen, ne vous inquiétez pas, elle est en notre possession. Nous vous fournirons tous les vêtements nécessaires.

McLane tendit la main à son visiteur.

– Vous nous en voulez toujours ?

– Mettez-vous à ma place, messieurs. Je suis pris, je ferai de mon mieux pour accomplir le travail que vous me demandez, mais je n'approuverai jamais vos méthodes.

Le brigadier allait ouvrir la porte.

– Un petit instant, dit Dumont ; je crois qu'il reste un détail à régler. Je ne travaille jamais gratuitement et...

– Ne vous inquiétez pas, Dumont. Si vous réussissez à accomplir le travail que nous vous demandons, vous aurez un chèque comme jamais

vous n'en avez reçu.

– Mais supposons que je ne réussisse pas ?

– Si vous échouez, il est plus que probable que ce sera parce que vous aurez été démasqué par la pègre... Alors, je ne donnerai pas cher pour votre peau. Ou encore, ce sera parce que la police vous aura mis des bâtons dans les roues, et alors... vous devrez vous débrouiller seul. Nous ne pouvons mettre toute notre organisation en péril pour un seul homme.

Le Manchot serra la main des deux hommes.

– Nous vous attendons demain avant-midi, à dix heures. Étudiez bien le dossier d'Yvan Cohen, car les questions seront nombreuses demain. La moindre erreur peut vous coûter la vie, fit Brabant en se séparant du détective privé.

Robert Dumont sortit de l'édifice à bureaux, un édifice comme il en existe des dizaines, mais qui cachait certains quartiers secrets de la Gendarmerie royale.

« Jamais je ne me suis trouvé dans une telle situation. Je cours directement à ma perte, mes

chances de réussite sont pratiquement inexistantes, mais ça, ils s'en foutent, eux autres. Ils sont prêts à sacrifier des vies humaines pour arriver à leur but. Que je me fasse tuer, ça leur est égal, pourvu que je leur permette de démasquer quelques gros bonnets qui vivent en marge de la société. »

Le Manchot prit un taxi et retourna à son bureau. Michel Beaulac se précipita vers lui en le voyant entrer.

– C'est vrai qu'hier soir, vous avez été malade ? C'est grave ?

– Mais non, mais non, un avertissement.

Puis, sans donner trop de détails, le Manchot apprit à Michel qu'il se devait de prendre quelques jours de repos.

– Le médecin est formel, je dois m'éloigner et, surtout, ne pas vous dire où je suis. Il me faut tout oublier. Candy est absente, elle aussi : alors, Michel, tu vas devenir le patron.

Robert Dumont s'attendait à cette réaction du grand Michel. Ce dernier se gonfla la poitrine.

– Prenez le temps qu’il vous faudra, carabine !  
Ça fait plus d’un an et demi que nous travaillons ensemble, je connais tous les rouages du bureau. Landry et Rita Michaud seront là pour m’aider. Je vais engager quelques aides supplémentaires. Vous verrez, tout va marcher comme sur des roulettes. Même Candy sera remplacée.

– Par qui ? .

– Ça fait des mois que mon amie Yamata voudrait mener quelques enquêtes ; eh bien, c’est sa chance. Je suis certain qu’elle peut réussir dans ce difficile métier.

La jeune et jolie Japonaise, l’amie de Michel, avait été professeur. De plus, elle était experte en judo et en karaté et, surtout, fort intelligente.

– Ne lui donne rien de trop difficile, elle sera sûrement nerveuse et pourrait commettre des erreurs.

– Ne craignez rien, fit Michel en riant, son « Pitou » sera là pour la surveiller.

Le Manchot causa ensuite avec Landry, puis avec sa secrétaire.

– Eh bien, je ne vous reverrai pas avant quelques jours, mais je pars rassuré.

– Reposez-vous, boss, et ne songez à rien. Tout ce qu'on désire, c'est que vous reveniez en pleine forme.

Le Manchot se fit conduire à son appartement. Là, il mit dans une valise de nombreux gadgets qu'il voulait apporter avec lui et qui pourraient lui servir lors de son travail à New York. « Et maintenant, allons voir Candy. Puis je me louerai une chambre quelque part et tâcherai de mieux connaître ma nouvelle personnalité, celle d'Yvan Cohen. »

Mais ce qu'ignorait Robert Dumont, c'est que dans les milieux de la pègre, à New York, on attendait avec impatience l'arrivée du bateau à bord duquel travaillait Yvan Cohen. On savait que Cohen apportait avec lui des échantillons de drogue et que les dirigeants des plus grands réseaux de distribution au monde devaient prendre entente avec cet homme qui représentait la pègre européenne.

– Si tout se passe tel que prévu, chuchotait-on

dans les milieux, nous aurons de la drogue pour des années à venir.

Personne ne connaissait ce Cohen. Était-ce un homme important ? On l'ignorait. Mais on chuchotait souvent son nom et ce nom parvint aux oreilles d'une fille d'une trentaine d'années, une danseuse nue qui avait réussi à faire son chemin dans les milieux du cabaret, à New York.

Cette danseuse, une Française, n'en croyait pas ses oreilles.

– Yvan en Amérique ! Eh bien, ça alors, ça me dépasse. Quand j'étais sa maîtresse, c'était un simple proxénète qui faisait travailler quelques filles. Et moi qui croyais qu'il était toujours en prison. Il ignore que je suis à New York. Il est vrai qu'à cause de mon passé, j'ai dû changer ma personnalité... Mais mon cher Yvan, je te réserve une belle surprise. Tu ne t'attends pas à me retrouver ici. Je vais te montrer, moi, qu'on ne laisse pas tomber aussi facilement la princesse Marguerite !



## IV

### *Substitution*

– Alors, finie ta petite révolte ? demanda le Manchot. Tu vas obéir à ton médecin ?

La jolie Candy soupira :

– Il le faut bien, puisque vous ne voulez pas de moi au bureau.

– Tu ne seras pas la seule en vacances forcées. Moi aussi, je dois aller me reposer.

Et le Manchot lui parla de cette supposée crise cardiaque.

– Vous allez laisser Michel en charge du bureau ? C'est un gros risque.

– Allons, tu sais comme moi qu'il en est capable. Où as-tu décidé d'aller ?

– Je ne sais pas encore. Il est même possible

que je ne quitte pas Montréal.

– Si ! tu vas le faire, Candy. Je vais te demander une chose. Tu sors aujourd’hui de l’hôpital ?

– Oui, j’attends que le médecin soit passé, puis je pourrai partir.

– Eh bien, ne pose pas de questions, ne me demande aucun détail.

Il lui tendit une enveloppe.

– Tiens.

– Qu’est-ce que c’est, de l’argent ?

– Oui. En sortant de l’hôpital, saute dans un taxi et fais-toi conduire à Dorval.

– Mais pourquoi ?

Le Manchot lui mit un doigt sur les lèvres.

– Je t’ai demandé de ne pas me poser de questions. Quand tu auras quitté l’hôpital, change de taxi à quelques reprises. Il se peut que tu sois suivie et je veux que tu leur échappes.

– Mais à qui ?

Le Manchot ne répondit pas.

– À Dorval, tu prendras le premier avion en partance pour New York.

Il lui donna le nom d'un hôtel.

– C'est dans le Manhattan. Tu t'installeras là. Tu pourras sortir, voir des spectacles, t'amuser. Mais informe-toi tous les jours pour savoir si quelqu'un n'a pas communiqué avec toi. Personne ne saura où tu te trouves.

– Excepté vous.

Déjà, Candy tirait ses conclusions :

– Vous êtes la seule personne qui puissiez communiquer avec moi. Je commence à comprendre. Vous ne voulez pas que je vous questionne, mais je dois demeurer à votre disposition dans la métropole américaine. C'est bien ça ?

– Tu parles trop. Je te paie des vacances dans la ville la plus vivante du monde, alors profite-en. Pas un mot à personne, ni à Michel, ni à qui que ce soit ; c'est compris ?

Elle sourit.

– Je dirai au grand que je veux la paix, que j’imite mon patron et que je pars sans laisser d’adresse. Tel que je connais Michel, il croira que nous sommes partis ensemble. Remarquez que ce ne serait pas désagréable.

– Allons, je me sauve avant que tu dises trop de bêtises. Candy, il se peut que j’aie besoin de toi, alors, tâche de ne pas me décevoir et surtout, ne prends aucune initiative.

Lorsque le Manchot fut sorti de la chambre, Candy ne put s’empêcher de songer avec beaucoup d’inquiétude : « Robert est dans de mauvais draps. Pourquoi va-t-il à New York ? Pourquoi tous ces secrets ? Pour qu’il laisse son bureau entre les mains de Michel, il faut que ce soit excessivement grave. Si seulement j’avais pu le suivre ou encore savoir où il se trouvera une fois dans New York. Mais non, il ne peut rien dire. »

Tout en terminant sa toilette, elle murmura : « Il me demande de m’amuser, mais moi, je sais fort bien que je serai incapable de bouger de ma chambre. »

\*

Comme tous les jours, la métropole américaine était recouverte d'un épais nuage gris, uniforme, que n'arrivait pas à percer le soleil.

Pourtant, on annonçait du beau temps et ce, pour toute la journée. Mais à New York, le soleil apparaissait très rarement durant l'avant-midi. Cette brume épaisse qui enveloppait la ville n'était en réalité que de la pollution.

Deux gros yachts, à bord desquels se trouvaient des gardes-côtes, filaient en direction du large. Le Manchot accompagnait ces hommes. Mais bien malin qui aurait pu le reconnaître. Au cours des trois derniers jours, le détective privé n'avait pas eu un moment de libre. On l'avait longuement interrogé sur le passé d'Yvan Cohen. Les questions avaient plu de tous côtés. Dumont avait dû, également, pratiquer sa diction. Il lui fallait parler anglais mais tout en grasseyant légèrement. Une chose inquiétait le Manchot.

– Vous dites que la pègre américaine possède le dossier de Cohen. Vous avez peut-être oublié que ce type, tout comme moi, a une main droite, une main dont on a dû relever les empreintes digitales ?

– Oui, vous avez raison, mais ces empreintes sont disparues du dossier depuis plusieurs semaines. Évidemment, à New York, on a dû se poser quelques questions. Mais vous avez travaillé dans la police, Dumont. Vous savez que, parfois, des dossiers peuvent s'égarer, surtout que, dans ce cas bien précis, il ne s'agissait que des empreintes d'une seule main. C'était exceptionnel.

Robert Dumont n'avait rien inventé de nouveau en cachant des gadgets dans sa prothèse.

– C'est dans cet avant-bras artificiel que se trouvent les échantillons de drogue que Cohen transporte aux États-Unis.

– Vous me donnerez son avant-bras, je suppose ?

– Non, vous garderez le vôtre, mais vous vous

servirez de la drogue de Cohen.

À New York, Cohen devait descendre dans une maison de chambres du Manhattan, située sur la 14<sup>e</sup> Avenue, non loin de la 425<sup>e</sup> Rue. Il devait fréquenter deux boîtes de nuit, situées sur la 42<sup>e</sup>, ce carrefour du vice, connu dans le monde entier.

– Cohen ne possède aucune autre information. On entrera en contact avec lui. Il est facilement reconnaissable.

Cohen devait discuter de prix, s'assurer que ses acheteurs étaient solvables et, surtout, obtenir tous les renseignements nécessaires pour le transport de la drogue entre l'Europe et l'Amérique.

– Les Français ne veulent prendre aucune chance. Il est certain qu'on ne voudra pas tout dire à Cohen, qu'on ne lui fera rencontrer que des subordonnés ; à vous de trouver les moyens de les forcer à dévoiler leur jeu.

Enfin, le détective possédait trois numéros de téléphone. Il avait dû les apprendre par cœur. Il ne devait appeler ces numéros qu'une fois sa

mission terminée. À ce moment, on le ferait disparaître de la circulation et le F.B.I. poursuivrait le travail commencé par le détective.

Enfin, ce furent de longues séances de maquillage. On avait fabriqué une sorte de masque en caoutchouc, mince comme une feuille de soie. Ce masque ne couvrait qu'une partie de la figure. On expliqua au Manchot qu'il était perforé de trous minuscules, invisibles à l'œil nu. Ces trous permettaient à la peau de respirer.

– Au bout de quelques minutes, vous ne sentirez plus cette seconde peau.

Il avait dû laisser pousser sa barbe, mais comme elle n'était pas suffisamment longue, on avait dû y ajouter du poil postiche.

Puis, ça avait été le départ en avion pour New York. Une voiture attendait le Manchot à l'aéroport Kennedy. On l'avait conduit dans une maison de chambres et il avait été obligé d'y demeurer jusqu'à ce qu'on vienne le chercher pour le conduire à bord du yacht.

Bientôt, la grosse embarcation à moteur



atteignit le cargo, qui transportait de la marchandise vers le port de la métropole américaine.

Le yacht s'amarra le long du bateau et les douaniers américains montèrent à bord. Cette inspection était normale, rituelle. On demanda à tout l'équipage de se réunir à l'avant du cargo. On devait procéder à une inspection.

Pendant ce temps, des hommes en uniforme examinaient ce que transportait le bateau. Un officier s'approcha des douaniers qui vérifiaient les papiers des membres de l'équipage.

– Vous avez terminé avec cet homme ? demanda l'officier.

– Oui.

– Alors, venez avec moi. J'ai besoin d'aide.

L'officier avait désigné Yvan Cohen. Le matelot de Marseille s'avança aussitôt.

– Allons à l'arrière.

Quelques secondes plus tard, Cohen recevait un coup à l'arrière de la tête. Le tout se déroula avec la vitesse de l'éclair.

On descendit le Français dans le yacht, deux hommes le dévêtirent pendant que le Manchot passait rapidement l'accoutrement du marin.

– Qu'allez-vous faire de lui ?

– Ne vous inquiétez pas. Il sera sous bonne garde. Jamais il ne nous échappera.

Un homme avait dévissé le crochet du manchot français et, de sa prothèse, on retira de tout petits sacs contenant une poudre blanche.

Dumont plaça ces sacs à l'intérieur de sa prothèse.

– Prêt ? demanda un officier.

– Oui.

L'Américain lui tendit la main.

– Bonne chance.

Robert Dumont s'empara de l'échelle et quelques secondes plus tard, il se trouvait sur le pont du cargo. Il se dirigea vers l'avant et reprit sa place parmi les membres de l'équipage.

Personne ne s'était aperçu de la substitution. Quelques instants plus tard, on renvoya les

membres de l'équipage, un officier causa quelques instants avec le capitaine du cargo.

– Cherchiez-vous, quelque chose de spécial ?

– Pas du tout répondit l'officier. Mais il nous arrive régulièrement de faire ces inspections surprises, avant que vous arriviez au port. Tout semble en ordre.

Déjà, les douaniers, les gardes-côtes, étaient descendus. L'officier et le capitaine se serrèrent la main, puis bientôt, on vit s'éloigner le yacht, avec à son bord le véritable Yvan Cohen.

\*

– Je croyais que tu détestais les Noirs ?

– Qui t'a dit ça ? demanda Marguerite. Au contraire, vous êtes des amoureux extraordinaires.

Elle embrassa longuement l'homme avec qui elle venait de faire l'amour.

– Tu me plais, Willie. Mais tu ne semblais

jamais t'occuper de moi.

Il caressa les gros seins pendants de la Française.

– Tu te trompes. Plus d'une fois, je t'ai fait des propositions, mais tu te moquais de moi. Tu m'as même appelé sale négro.

– Parfois, pour faire plaisir à des amis, je suis obligée de jouer la comédie. Tu regrettes d'avoir accepté mon invitation ?

– Oui.

Marguerite sursauta :

– Quoi ?

Le gros Noir se mit à rire.

– Je regrette parce que tu m'as épuisé. Je vais mettre une semaine à récupérer.

La fausse princesse éclata de rire et ses mains glissèrent le long du corps athlétique de son amant.

– Non, non, je t'en prie, ne recommence pas. Moi, je ne suis plus capable.

Marguerite se leva. Si ses seins étaient un peu

trop tombants, elle n'avait pas une once de graisse. Ses jambes étaient magnifiques et elle savait fort bien se maquiller pour cacher les rides que les années lui avaient infligées.

Elle se glissa sous la douche et, lorsqu'elle eut terminé, Willie la remplaça.

Lorsque le Noir revint dans la chambre, Marguerite avait enfilé ses sous-vêtements et, assise à une table, devant un miroir crasseux, elle se maquillait et réparait sa coiffure.

– C'est aujourd'hui que doit arriver un cargo qui vient de France ? demanda-t-elle d'un air innocent.

– Pourquoi demandes-tu ça ?

– Tu oublies que je suis française. J'aime rencontrer des hommes de mon pays d'origine. D'ailleurs, j'ai entendu parler de Cohen. On m'a dit qu'il était à bord.

– Je sais, fit Willie, c'est moi qui t'ai mentionné ce nom.

– J'ai connu un Cohen en France, c'est peut-être le même. J'aimerais le rencontrer.

– Je ne te le conseille pas. Ce Français sera étroitement surveillé. Il vient ici pour affaires. Tu pourrais t’attirer des ennuis.

– Mais si je me rends sur les quais, je pourrai peut-être le voir. Il devra sûrement travailler au déchargement du bateau ?

– Peut-être pas. Il y a des débardeurs qui font ce travail. J’ignore le nom du cargo, fit enfin Willie, je ne sais pas du tout à quelle heure il doit arriver et je trouve que tu questionnes trop.

Il se pencha sur la princesse Marguerite et l’embrassa dans le cou.

– Les patrons n’aiment pas les filles trop curieuses. Tu veux un conseil ? Oublie ton ami Manchot. Il n’est sûrement pas venu à New York pour coucher avec toi.

Elle se retourna et glissa ses deux bras autour du gros Noir.

– Crois-tu qu’après les heures de frisson que tu m’as fait vivre, je chercherais ailleurs ? Non, tu me suffis.

– Alors, on se revoit ?

– Sûrement. Mais j'ai mon travail. Ce soir, je danse et ensuite, je m'occupe des clients. Certains d'entre eux ont souvent les poches bien garnies.

Willie finit rapidement de s'habiller.

– Tu es prête ?

– Non, pars avant moi.

Le Noir fronça les sourcils.

– Tu as peur de sortir en même temps qu'un Noir. Tu ne veux pas qu'on le sache, pas vrai ?

– Mais non, il ne s'agit pas de ça. J'ai des appels à faire et Jim me laisse toujours téléphoner de sa loge.

Willie décida de partir. Une fois seule, la princesse Marguerite soupira :

– Hum ! Je n'ai pas appris grand-chose. On dirait qu'il se méfie de moi et maintenant, pour ne pas éveiller ses soupçons, va falloir que je couche encore avec lui !

Lorsqu'elle fut dans l'appartement du concierge, elle se mit en communication avec les

autorités du port.

– Vous avez un cargo qui arrive de France, aujourd’hui. J’ignore son nom.

– Écoutez mademoiselle, des cargos, il en accoste plusieurs tous les jours. Si vous n’avez pas le nom...

– Mais il arrive d’Europe, de France, de Marseille probablement.

Enfin, l’employé répondit au bout de quelques minutes :

– Il y a le Carli qui doit être au port vers onze heures et il y a également le Grimard qui devrait accoster vers deux heures de l’après-midi.

Marguerite nota les numéros des quais.

– Je vous remercie infiniment, dit-elle.

Elle jeta un coup d’œil sur sa montre. Il passait dix heures trente. Elle avait tout juste le temps de se rendre au port pour voir arriver le Carli.

– Heureusement qu’Yvan est manchot. Ça fait tellement de temps que je ne l’ai pas vu, il a peut-



être changé. Mais lui, il me reconnâtra sûrement.

On apprit à Marguerite, dès son arrivée, que le Carli accosterait très bientôt. Elle se rendit donc au quai numéro dix-neuf. Il passait onze heures vingt lorsque les membres de l'équipage commencèrent à descendre.

Soudain, Marguerite aperçut, sur le pont, un homme tenant un gros sac sur son épaule droite. Le sac lui cachait presque entièrement la figure, mais elle vit tout de suite que ce marin était manchot.

– C'est lui, c'est lui.

Et en vitesse, elle se dirigea vers le débarcadère.

## V

### *Une alliée imprévue*

Candy Varin n'en pouvait plus. Elle était à New York depuis trois jours. Elle n'était sortie de sa chambre que pour manger.

Chaque fois, en retournant à son appartement, elle avait demandé au commis :

– Je suis Candy Varin, est-ce que j'ai reçu un appel ?

Et la réponse avait toujours été la même :

– Aucun message, mademoiselle.

Elle prit donc une décision : « Je suis bien folle de rester enfermée, songea-t-elle. Robert m'a dit de sortir, de m'amuser. Je n'ai qu'à passer régulièrement au comptoir. »

Mais l'attitude du Manchot, tout ce mystère qui entourait sa présence à New York, la

tracassait. Elle voulait en savoir plus long. « Dix heures, Michel est sûrement au bureau. J'appelle et tant pis si je commets une bêtise. »

Elle décida d'appeler directement, sans passer par l'opératrice. De cette façon, au bureau, on ignorerait d'où pouvait parvenir l'appel. Bientôt, elle reconnut la voix de Rita, la secrétaire.

– C'est Candy, Michel est là ?

– Oui, je te le passe. Comment vas-tu ?

– Bien. J'ai hâte que mon médecin me permette de retourner au travail.

Michel Beaulac prit l'appel.

– Où es-tu Candy ? Comment ça va ? Je m'excuse, mais je suis tellement occupé que je n'ai pas beaucoup de temps à t'accorder.

– Prends sur toi, le grand, joue pas au petit dictateur. Je ne téléphone pas de l'extérieur pour t'entendre dire des conneries. Tu as des nouvelles du patron ?

– Aucune et il faut pas en être surpris. Il va communiquer avec moi seulement lorsqu'il sera de retour, pas avant.

– Tu as vu son médecin ?

– Non, je lui obéis à la lettre. Il m’a dit pas de questions, alors, j’en pose pas et tu devrais faire comme moi. Où es-tu dans le moment ?

– En repos et je préfère ne pas te mentionner l’endroit. Je ne veux pas être dérangée. Donc, aucune nouvelle du patron, d’aucune sorte ? Tu ne sais pas où il se trouve, ce qu’il fait ?

– Torrieu ! Tu es « dure de compréhension ». Le patron a pourtant été clair. Il est parti à la campagne sans doute, il a pas dit où ; on doit pas s’inquiéter et pas chercher à savoir où il se trouve. Mais pourquoi toutes ces questions ? Tu semblais pas si inquiète en partant de l’hôpital. Pendant une journée, on t’a cherchée partout. Tu aurais pu nous téléphoner. Quand comptes-tu revenir ?

– Je rappellerai. J’entrerai quand Robert sera de retour car je ne me vois pas travaillant sous tes ordres.

Et d’un geste rageur, elle raccrocha. Elle n’était guère plus avancée.

« Pourquoi, mais pourquoi Robert ne m'appelle-t-il pas ? »

\*

Le Manchot, tout comme les autres membres de l'équipage, venait d'avoir la permission de débarquer.

Il avait glissé dans le grand sac de nylon tout ce qui appartenait à Yvan Cohen. Il jeta le sac sur son épaule et grimpa sur le pont. Les membres de l'équipage se bousculaient. C'était une course à savoir qui parmi eux mettrait, le premier, le pied sur la terre ferme.

Dumont allait s'engager sur la passerelle de débarquement, lorsqu'il entendit un cri de femme.

– Yvan ! Yvan Cohen !

Il tourna la tête, cherchant parmi tous ceux qui se trouvaient sur le quai la personne qui l'appelait.

– Ohé, Yvan !

Il aperçut soudain une fille qui lui faisait des signes de la main.

– Ah çà, elle semble me connaître. Pourtant, m'avait bien dit que Cohen n'avait aucun ami ce côté de l'Atlantique.

Déjà, il était engagé sur la passerelle. Il ne pouvait éviter cette fille qui s'approchait rapidement.

– Yvan ! Mais tu n'as pas du tout changé.

Le Manchot gardait la tête bien droite, continuait sa courte descente, comme s'il n'avait rien entendu.

– Ne joue pas la comédie, je sais fort bien que tu m'as reconnue, je n'ai pas tellement changé. Espèce de tête de lard, tu veux jouer à l'indépendant. Pourtant, à Paris, il y a quatre ans, tu n'agissais pas de la même façon.

Maintenant, elle marchait sur le quai, à côté du Manchot.

– Espèce de salaud ! Tu es bien le même. Oh, mais tu ne l'emporteras pas en paradis, tu sais. Tu

m'as laissée tomber pour une autre, tu vois où cela t'a mené ? En prison. Moi, j'ai réussi ; ici, je suis une grande vedette. Je suis la princesse Marguerite ! Finie la petite Louissette.

Enfin, Dumont tourna la tête :

– Laisse-moi tranquille, Louissette. Ici, j'ai un travail à accomplir. Je ne dois parler à personne.

– Des excuses !

Juste à ce moment, un homme repoussa la fille. Un autre se plaça de l'autre côté du Manchot.

– Yvan Cohen ?

– Oui.

– Vous venez avec nous. On a ordre de vous conduire à votre chambre.

Marguerite se débattait.

– Hé, vous deux, qu'est-ce que vous lui voulez ? Laissez-le tranquille.

L'homme qui se trouvait à la droite du Manchot demanda :

– Vous connaissez cette fille ?

– C’est une Française, rencontrée à Paris, il a quatre ans. Moi, j’ignorais qu’elle habitait New York, je ne veux pas avoir affaire à elle.

On poussa le Manchot à l’intérieur d’une voiture.

– Attendez-moi, fit Marguerite. Je m’en vais avec lui.

– Non, la belle, il t’a déjà assez vue. Il ne veut pas de toi.

Un des deux hommes s’était installé au volant. Le Manchot avait pris place à l’arrière. L’autre repoussa Marguerite assez durement, s’assit près du détective, ferma la portière et la voiture se mit immédiatement en marche.

– Oh non, cria Marguerite, il ne m’échappera pas comme ça.

Elle regardait autour d’elle, cherchant un taxi. Mais les taxis, dans le port, sont plutôt rares.

Elle se mit à courir. Il y avait beaucoup de trafic, de nombreux camions qui ralentissaient énormément la circulation. Elle savait que l’automobile emmenant le Manchot ne pouvait



sortir difficilement du port.

À pied, elle put gagner une rue où, enfin, elle aperçut un taxi. Elle s'installa sur le siège arrière.

– Où dois-je vous conduire, mademoiselle ?

Elle ouvrit son sac, sortit un billet de cinq dollars et le lança sur le siège, tout près du chauffeur.

– Restez ici, vous suivrez une voiture qui va déboucher du port d'ici quelques instants. Suivez-le surtout, ne vous faites pas remarquer.

Robert Dumont connaissait bien la ville de New York pour y être allé à quelques reprises. Après une vingtaine de minutes, il se rendit parfaitement compte que l'automobile ne se dirigeait pas vers Manhattan, là où il devait se loger.

Mais, évidemment, il ne pouvait laisser savoir aux deux hommes qu'il connaissait la ville puisque Cohen n'y avait jamais mis les pieds.

– Comment se fait-il qu'on ne m'ait pas prévenu ? demanda-t-il en un anglais fort ébréché par son accent français. Je devais me rendre seul

à ma chambre de la 14<sup>e</sup> Avenue.

– On a préféré venir vous prendre. On n'est jamais trop prudent, surtout quand on transporte de la marchandise précieuse.

Il joua à l'innocent :

– J'ignore ce que vous voulez dire, je n'ai absolument rien avec moi. Me prenez-vous pour un enfant d'école ? Croyez-vous sincèrement que j'allais transporter la marchandise avec moi ?

L'homme assis près de lui parut agacé.

– Ne tente pas de nous faire croire que tu as laissé ça sur le bateau, ça ne prend pas.

– Non, pas sur le bateau, répondit le Manchot ! Mais parmi les membres de l'équipage, j'ai des amis et j'ai pu confier un paquet à l'un d'eux, sans lui dire exactement ce dont il s'agit.

La voiture était rendue dans le quartier Bronx. Rapidement, Dumont réfléchissait. Il savait fort bien que la pègre new-yorkaise se divisait de nombreuses branches.

« On attendait mon arrivée. Je dois contacter un groupe, mais supposons qu'un autre groupe ait

décidé d'empêcher cette transaction ou encore de me faire des offres différentes, c'est une chose fort possible. On sait sur quel cargo j'arrive. Alors, on n'a qu'à m'attendre, à me retenir prisonnier et à me forcer à transiger avec eux. »

Cependant, le détective avait un avantage marqué sur ceux qui étaient venus à sa rencontre. Ils ignoraient qu'il connaissait la ville de New York. Ils ignoraient que déjà, il avait deviné leur plan.

– Dites donc, cette chambre, elle est assez loin du port ?

– Oui, mais nous approchons, fit l'homme.

Dumont se rapprocha de la portière :

– Toute une ville New York, c'est réellement impressionnant. Vous savez, c'est la première fois que je viens en Amérique.

La voiture venait de s'arrêter à un feu de circulation. On était dans le quartier du Bronx, donc pas du tout dans le Manhattan. Le Manchot avança sa main droite pour se saisir du levier, lui permettant d'ouvrir la portière arrière. Il faisait

mine de s'intéresser à ce qui se passait à l'extérieur.

Soudain, l'automobile se mit en branle. Soulevant son gros sac, le détective en frappa l'homme qui se trouvait à ses côtés, ouvrit la portière et se jeta sur la chaussée.

Une automobile freina. Il avait failli être écrasé. Mais, déjà, le détective s'éloignait en vitesse. Pris dans le flot de la circulation, ses ravisseurs ne pouvaient pas, pour l'instant, faire marche arrière.

« Il faut m'éloigner d'ici et au plus tôt. Un taxi, c'est la seule solution. »

Un taxi approchait et le Manchot leva la main droite. Mais il se rendit compte qu'il y avait un passager à l'arrière. « C'est bien ma chance ! »

Mais la voiture-taxi s'arrêta à sa hauteur. La portière s'ouvrit :

– Yvan ! Monte, monte !

Il reconnut la fille qui l'avait accosté au port. Le détective hésita. Cette fille connaissait Yvan Cohen. Elle se rendrait rapidement compte de la

supercherie. En prenant place à ses côtés, il courait à sa perte. Par contre, les deux hommes qui avaient cherché à l'enlever pouvaient arriver d'un instant à l'autre.

« Entre deux risques, il faut toujours choisir le moindre. » Et il grimpa dans le taxi, prenant place près de la fille qui avait dit se nommer Louissette.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle en français. Où sont tes amis ?

– Ce ne sont pas des amis. Ils étaient armés. Ils voulaient me faire un mauvais parti. Alors, j'ai profité d'un feu de circulation pour en frapper un avec mon sac et, alors que la voiture s'ébranlait, je me suis jeté sur la chaussée.

La fille se pencha vers le conducteur.

– Tournez à droite. Il faut nous éloigner au plus tôt. Toi, Yvan, penche-toi, faut pas qu'on te voie.

Le détective obéit. Cette fille lui était d'un précieux secours. Pendant près de cinq minutes, il ne bougea pas. Le taxi devait sûrement avoir

quitté le Bronx.

– Tu peux te relever.

En se redressant, le Manchot s'appuya légèrement sur le corps de Louissette et il chercha même à l'embrasser.

– Bas les pattes, veux-tu ?

– Mais ma « pitchounette », si je t'ai laissé tomber à Paris, il y a quatre ans, c'est parce que j'ai voulu t'éviter des ennuis. Je savais que la police me recherchait.

– Tu mens ! Tu es parti avec cette espèce d'Espagnole, la fille qu'on appelait Rosita.

– Ne me dis pas que tu es encore jalouse d'une fille que je n'ai pas vue depuis des années ? Si je suis venu en Amérique, c'est pour te retrouver.

– menteur ! Personne ne sait que je suis partie pour New York. Tu mens comme tu parles. Tu n'as jamais changé. Ou plutôt, si, tu es moins fanfaron qu'autrefois. Jamais tu ne cherchais à m'embrasser, fallait toujours que ce soit moi qui fasse les premiers pas.

– C'est que je me suis ennuyé.

Il chercha à la prendre dans ses bras, mais elle se débattit. Cette fois, le Manchot la retint contre lui en se servant de son crochet. Il l'embrassa, elle voulut le mordre, mais ne réussit pas. Petit à petit, il la sentait fléchir et, bientôt, elle s'abandonna dans ses bras, lui rendant même son baiser.

– Dis donc, fit-elle en soupirant, tu as grandement changé. C'est en prison que tu as appris à embrasser une fille comme ça ?

Le Manchot sourit.

– Autrefois, je cachais mes sentiments, je jouais les durs. C'était pour impressionner les camarades. Aujourd'hui, je suis un tout autre homme. Deux ans derrière les barreaux, ça fait réfléchir.

Louissette le regardait dans les yeux.

– Je ne te reconnais plus. Tu n'as pratiquement plus d'accent !

– C'est normal. Pendant deux ans, je n'ai pas rencontré un seul gars du midi. Tu sais, quand on veut, l'accent ça se perd, bonne mère !

Il se reprit aussitôt :

– Tu vois, parfois, je m’oublie. Ça faisait des mois que je n’avais pas dit cette expression.

– Moi, murmura Louissette, je ne l’avais jamais entendue dans ta bouche.

Sans le savoir, il venait de commettre un nouvel impair. Louissette n’était pas dupe. Elle commençait à se poser de sérieuses questions.

Le détective crut bon de faire tourner immédiatement la conversation.

– Tu sais pourquoi je suis à New York ?

– Parce que tu as repris ton métier de marin, fit prudemment Louissette.

– Non, j’ai gagné la confiance d’hommes importants et je dois négocier une transaction d’un genre particulier. Je ne puis te donner de détails. Mais ces hommes doivent me rejoindre à une chambre qu’ils m’ont retenue.

Il lut l’adresse de la maison sur un papier qu’il avait tiré de la poche de sa vareuse.

– Tu connais cette maison ?



– Non, mais je sais où ça se trouve. Je travaille non loin de là.

– Toujours le même métier ?

– Non, idiot. Je suis devenue la princesse Marguerite, l'une des danseuses les plus en demande de New York. Ça te surprend ?

– Pas du tout, je t'ai toujours dit que tu avais un très beau corps.

Elle ne releva pas cette dernière remarque. Le Manchot était excessivement prudent. Une phrase de trop pouvait lui jouer un mauvais tour. Louisettes se posait des questions, mais elle n'avait aucune certitude. Elle n'avait pas vu Yvan Cohen depuis quatre ans, il pouvait bien avoir changé quelque peu.

Prenant une décision, la fille se pencha en avant et ordonna au chauffeur de les conduire sur la 14<sup>e</sup> Avenue dans le Manhattan.

– Tu vas me donner ton adresse, Louisettes.

– Pourquoi ?

– Pour le moment, tant que je n'aurai pas bâclé cette transaction, il m'est impossible de te

rencontrer. Mais par la suite, nous nous verrons. J'irai voir danser la belle princesse Marguerite.

– Je ne te crois pas. Tu dis ça pour te débarrasser de moi.

Mais quand même, elle ouvrit son sac, sortit un petit carnet et écrivit quelque chose.

– Tiens, je mets le papier dans ta poche. Tu as mon adresse, mon numéro de téléphone et le nom de la boîte où je travaille. Puis, elle demanda :

– Tu as des nouvelles de Paulo, le grand frisé ?

Heureusement que le Manchot avait étudié le passé de Cohen. Lui et celui qu'on appelait le grand frisé étaient des inséparables, avant l'arrestation de Cohen. Paulo avait été descendu lors d'une attaque à main armée, contre une banque, à Lyon. Les journaux français avaient longuement parlé de l'affaire.

– Comment, tu n'es pas au courant ? Le Paulo, il est mort, il a été descendu par la police. Le pôvre, il avait décidé de faire une banque avec ses amis. Ça s'est passé à Lyon, il y a plus d'un an.

Louissette était sûrement au courant. Elle avait questionné le Manchot afin de pouvoir établir véritablement son identité.

– Je ne savais pas. Ici, en Amérique, on n'apprend pas toutes les nouvelles de France.

La réponse du Manchot avait paru la rassurer. La voiture venait de s'engager sur l'avenue des Amériques. Maintenant, on pouvait voir les immenses gratte-ciel qui se dressaient un peu partout.

La fille se pencha vers le Manchot.

– Yvan, murmura-t-elle.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Prouve-moi que tu ne m'as pas oubliée ? Appelle-moi comme autrefois. Il n'y a que toi qui me donnais ce petit nom doux.

Cette fois, Robert Dumont comprit qu'il ne pouvait plus s'en tirer. Cette fille, cette Louissette, amie de la pègre, allait pouvoir le démasquer.

## VI

### *Candy entre dans la danse*

Louissette s'était collée contre le Manchot. Lorsque la voiture freina brusquement, le couple faillit tomber entre les deux banquettes. Le chauffeur de taxi hurlait.

– Ça ne sait pas conduire et ça circule dans le trafic.

Et une pluie d'injures fut lancée en direction d'un automobiliste.

Le détective s'était redressé rapidement, mais Louissette était penchée et se plaignait.

– Tu t'es fait mal ?

– Ton crochet, espèce d'imbécile. Oh, tu m'as fait mal aux côtes.

– Excuse-moi, ce n'est pas ma faute. L'automobile venait de se coller en bordure du

trottoir.

– Vous êtes arrivé, fit le conducteur.

Aussitôt, le Manchot ouvrit la portière.

– J’ai ton adresse. Je communique avec toi,  
Louisette.

Il lui tendit un billet de dix dollars.

– Tiens, tu paieras le taxi, à bientôt.

Et il s’éloigna sans attendre la réponse de la danseuse. Le Manchot ne se retourna pas. Il craignait de voir apparaître Louisette. Au coin de la rue, il y avait un restaurant, Il y entra et, quelques secondes plus tard, il vit passer le taxi. Louisette était toujours assise à l’arrière.

Le Manchot poussa un soupir de soulagement. Sans ce brusque arrêt, la fille aurait pu donner l’alerte à ses amis de la pègre.

« Si jamais on se rend compte que je ne suis pas le véritable Yvan Cohen, je suis un homme mort. »

Oui, cette Louisette était dangereuse. Il lui fallait absolument faire quelque chose.

– Vous désirez ? demanda la serveuse.

– Un café. Il y a un téléphone, ici ?

– Oui, là, tout au fond.

– Merci.

Le Manchot déposa son gros sac et se dirigea vers la cabine téléphonique. Il sonna l'opératrice et lui demanda le numéro de téléphone de l'hôtel où était descendue Candy.

Quelques secondes plus tard, il demandait au commis :

– Il y a une demoiselle Varin qui loge à votre hôtel, je crois ?

– Oui, monsieur et ça fait déjà deux ou trois jours qu'elle attend un appel. Oh, attendez une seconde, je viens de la voir. Elle s'en va.

Dumont entendit le commis appeler le nom de Candy. Bientôt, il reconnut la voix de sa collaboratrice.

– Allô ?

– Candy ?

– Robert, vous êtes à New York ?

– S'il vous plaît, écoute et ne pose pas de questions. Tu as un papier et un crayon ?

– Oui, une seconde. Bon, vous pouvez y aller.

– Louisettes ou princesse Marguerite !

– Quoi ?

– Écris ça, je n'ai pas un instant à perdre. Il donna un numéro de téléphone, puis le nom d'une boîte de nuit.

– Cette Louisette est danseuse à cet endroit. Elle se fait appeler princesse Marguerite. Tu as noté ?

– Oui. Alors, moi, qu'est-ce que je fais ?

– Il faut que tu la retrouves. Je te demande de la surveiller, c'est tout.

Candy s'écria :

– Comment ça, la surveiller ? Qu'est-ce qui se passe ? Que faites-vous à New York, Robert ?

– Je ne puis rien dire. Tout ce que je te demande, c'est de t'occuper de cette fille. Disons que j'ai un travail secret, d'une extrême importance à accomplir et qu'elle pourrait me

nuire.

– Où puis-je vous rejoindre ?

– Justement, tu ne peux pas. Tu ne m'as jamais vu, tu n'as jamais reçu d'appel. Débrouille-toi.

Le Manchot en avait déjà trop dit. Il raccrocha et se rendit à sa table. Son café était servi. Il allait commencer à boire, quand soudain il vit une ombre se dresser devant lui. Un type, dans la trentaine, portant un jeans, un chandail et une casquette venait de poser un pied sur la chaise voisine de celle du Manchot.

– Qui appelais-tu ?

Le détective leva les yeux.

– Pardon ?

– Je te demande qui tu appelais ?

Et sans donner au Manchot le temps de répondre, le jeune homme continua, tout en jouant avec un cure-dent qu'il faisait rouler d'un coin à l'autre de sa bouche :

– Ça fait longtemps que tu aurais dû être arrivé



à ta chambre. Où es-tu allé ?

Robert Dumont reprit son parler anglais avec son accent français :

– T'es payé pour me surveiller ?

– Oui. That's it !

– J'ai eu des ennuis sur les quais. Deux types m'ont fait monter dans une voiture. J'ai pu leur échapper, j'expliquerai ça à tes chefs.

– T'as pas à téléphoner. Qui appelais-tu ?

– Un chum, un marin comme moi. Il m'avait donné son numéro, ici, à New York, mais il n'est pas rentré.

Le Manchot termina sa tasse de café.

– Je file à ma chambre, fit-il en se levant.

– Une seconde. Tiens, ce soir, tu vas te rendre à cette discothèque. Dans ta chambre, dans la garde-robe, tu trouveras des vêtements, à ta pointure. Change-toi et puis, enlève ce crochet, ça attire trop l'attention. T'es mieux pas de bras plutôt qu'avec ce morceau de métal. On accepte pas n'importe qui dans cette discothèque.

L'homme avait tendu une carte au Manchot.

– Perds pas cette carte ; autrement, tu entrerais pas. Faut être accompagné, à moins d'avoir un laissez-passer spécial.

– À quelle heure ?

– Tu peux te rendre là pour dix heures. On communiquera avec toi.

– Tu vas surveiller la maison de chambres où je vais habiter ?

– J'ai pas d'ordres à recevoir de toi, O.K. Moi, je devais te transmettre ce message, c'est tout. J'ai déjà perdu assez de temps comme ça.

Le jeune homme allait s'éloigner, mais le Manchot étendit le bras gauche et agrippa son crochet au bras du type.

– Sauve-toi pas si vite, le jeune. Tu vas téléphoner à tes boss et leur dire ce qui m'est arrivé au port. Moi, je veux de la protection. Envoie, va leur téléphoner.

L'homme hésita.

– Attends pas que je me fâche, j'suis mauvais.

L'homme s'éloigna en direction de la cabine téléphonique. Le Manchot se commanda un autre café. Lorsque le type revint, il déclara :

– On envoie deux gars. Ils vont surveiller la maison. On n'aime pas ce qui t'est arrivé.

– Crois-tu que ça me plaît, à moi ? J'ai dû fauter d'une voiture en marche, j'ai failli me faire tuer.

Le détective paya ses deux cafés.

– Je suis à bout, je vais me reposer et je veux dormir en paix. Alors, je me fie sur vous.

Le sac à l'épaule, il se dirigea vers la maison de chambres, une bâtisse plutôt miteuse. D'ailleurs, le quartier dans lequel allait habiter le Manchot n'était pas des plus luxueux. Il entra dans un corridor sombre. Un escalier branlant permettait de monter au deuxième étage. Le Manchot regarda autour de lui. Brusquement, une porte s'ouvrit à sa droite.

– T'as vu que c'est écrit de sonner avant d'entrer ?

– J'ai pas vu. J'ai une chambre qu'on a

retenue pour moi, ici.

– Ah !

Le Manchot leva son crochet de fer et le fit voir au logeur. C'était sa carte d'identité.

– Oui, on m'a prévenu.

L'homme entra dans son appartement pour en sortir quelques secondes plus tard avec une clef.

– Chambre 7, au deuxième. C'est payé.

– O.K.

La chambre n'était pas luxueuse, mais c'était quand même propre. Il n'y avait pas de salle de bain, mais un lavabo permettait au moins au locataire de se débarbouiller.

Robert Dumont lança son sac sur le lit, l'ouvrit et en sortit sa prothèse, celle qui se terminait par une main artificielle développant une force de beaucoup supérieure à celle d'une main humaine. « Ce soir, je porterai ma prothèse. Le crochet est peut-être plus utile pour se défendre, mais c'est tout... et encore. »

Du sac, il sortit une boîte rectangulaire. Il

l'ouvrit. À l'intérieur, il y avait quelques gadgets miniatures, dont une enregistreuse qu'il pouvait installer à l'intérieur de sa prothèse. Le micro était un simple crayon qu'il plaçait dans la pochette de son veston.

De nouveau, il plongea sa main droite dans le sac et sortit son 45, son bon vieux Colt de l'armée américaine, un pistolet automatique dont il appréciait la facilité de chargement et la puissance d'arrêt brutale de ses gros projectiles. « Quand j'ai cette arme sur moi, on dirait que je suis plus en sécurité. »

Laissant le gros sac sur le lit, il se dirigea vers le placard. Il y trouva deux pantalons, une chemise sport, une autre avec cravate et un veston sport. Par terre il y avait une paire de souliers noirs et deux paires de bas.

« Il n'y a pas à dire, on me gâte. »

Le Manchot, après avoir retiré sa vareuse et son gros chandail à col roulé, enleva sa prothèse. Puis, prenant la clef de la porte de chambre, il sortit dans le corridor et regarda autour de lui. La salle de bain se trouvait tout au fond. Le détective

ferma sa porte à clef et alla jeter un coup d'œil dans la salle de bain. Heureusement, il y avait une douche.

« Ça va sûrement me faire du bien. »

Il retourna à sa chambre pour se dévêtir et enroula une épaisse serviette autour de ses reins. Après avoir pris sa douche, il retourna à sa chambre, débarrassa son lit et décida de se reposer. Il se sentait épuisé. Sa mission était à peine commencée et, déjà, il avait dû affronter de nombreux dangers.

– Je n'espère qu'une chose, c'est que Candy saura bien surveiller cette Louissette car elle, elle peut me causer des ennuis.

\*

Le Starlight était une boîte comme il en existe des dizaines dans les environs de Broadway. Situé sur la 42<sup>e</sup> Rue, le Starlight était ouvert presque jour et nuit. En effet, il y avait des spectacles jusqu'à quatre heures du matin. Tous

les soirs, on invitait les clients à un concours d'amateurs. Les femmes pouvaient danser, entièrement nues, et les hommes, tenter de faire concurrence aux gogo boys.

Durant tout le jour, des danseuses se déhanchaient pour le plaisir des clients. Ces danseuses étaient choisies parmi les gagnantes des concours d'amateurs. On leur offrait des contrats d'une semaine ou deux et, si elles plaisaient aux clients, elles pouvaient devenir vedettes et danser le soir.

De nombreuses photos ornaient la devanture de la boîte. Candy regarda les noms qui y étaient affichés.

– Princesse Marguerite !

Elle était bien en vedette dans cette boîte. On ajoutait que Princesse Marguerite arrivait directement de Paris, qu'elle était une descendante de la célèbre famille des Borgia.

Candy haussa les épaules. « Ils sont ridicules avec leur publicité mensongère. Je me demande comment il se fait que Robert puisse connaître

cette fille. On dit qu'elle est en vedette ici depuis trois mois. »

Un colosse montait la garde devant la porte du Starlight. Il avait tout de suite remarqué Candy. Il s'approcha d'elle.

– T'es danseuse, toi, non ?

Elle regarda l'homme, mais n'eut pas le temps de lui répondre. Déjà, il ajoutait :

– Ici, le patron engage pas les inconnues. Il organise des concours tous les soirs, il forme ses propres vedettes. Par contre, si moi je lui recommande quelqu'un...

Il glissa sa main à la taille de Candy.

– Je ne suis pas danseuse, fit-elle en reculant.

– Mais, tu pourrais facilement le devenir. T'as un corps superbe.

– J'ai une amie qui travaille ici, Louissette.

– Connais pas.

– Mais si, elle se fait appeler Princesse Marguerite. Elle est française, tout comme moi.

– Elle sera ici seulement ce soir. Tu peux



entrer et l'attendre, tu sais, je te tiendrai compagnie.

– J'ai pas du tout l'intention de passer la journée dans cette boîte. D'ailleurs, il est possible que j'aie quitté New York, ce soir. Vous pouvez me dire où je pourrais rejoindre Louissette ?

Le colosse ne répondit pas tout de suite. Ses yeux se promenaient sur Candy s'attardant sur ses moindres courbes.

– On peut pas donner les adresses des employés. On pourrait me congédier si je le faisais. Mais je sais où demeure la Princesse. Je vais me faire remplacer, on va aller luncher ensemble, puis ensuite, je te conduirai à son appartement.

Candy devinait parfaitement les intentions du gros homme.

– Non, je préfère retarder mon départ et revenir ce soir.

– Oh, mademoiselle est indépendante ?

– Mais non, je ne suis que de passage à New York et suis très occupée. Je vous remercie quand

même.

– On se verra ce soir, la belle. Si jamais tu changes d'idée, viens me trouver et je te conduirai chez ton amie.

L'assistante du Manchot s'éloigna. Il lui fallait retrouver cette fille. « Ce soir, ce sera peut-être trop tard. Si Robert a pris la peine de me téléphoner ce midi, c'est que ce doit être urgent. »

Elle quitta rapidement la 42<sup>e</sup> Rue. Elle n'aimait pas l'atmosphère qui y régnait. Les hommes cherchaient à l'accoster. Des jeunes, à demi drogués, la sifflaient quand elle passait, deux hommes lui avaient offert du hasch.

Une fois sur le Broadway, elle chercha une cabine téléphonique mais dut entrer dans un restaurant pour loger son appel. Elle composa le numéro que le Manchot lui avait donné. Ce fut une femme qui répondit.

– Je voudrais parler à la Princesse Marguerite.

– Elle n'est pas à sa chambre. Il y a un message ?

– Non, je suis une vieille amie, mais je dois quitter la ville. Elle m’avait donné ce numéro de téléphone. Je vais lui écrire. Vous pouvez me donner l’adresse ?

La femme la donna. Sitôt qu’elle eut raccroché, Candy sortit du restaurant et se dirigea vers la maison où logeait la danseuse.

« Si la photo de l’affiche est ressemblante, je la reconnâitrai. »

La chance lui sourit. Il y avait un restaurant, non loin de la maison de chambres et en s’installant près de la fenêtre, elle pouvait voir tous ceux qui entraient et sortaient de la maison.

Comme elle n’avait pas encore mangé, elle commanda un repas. Les clients étaient plutôt rares, l’heure du dîner étant passée.

Candy achevait de manger lorsqu’un gros Noir entra et demanda à la serveuse :

– La Princesse est là ? Elle m’a téléphoné et veut me voir.

– Je ne l’ai pas vue.

– Elle m’a dit de la retrouver ici. Je vais

l'attendre.

Candy décida de prendre un autre café. Des princesses, ça ne courent pas les rues. Il devait fièrement s'agir de la même personne.

En effet, quelques minutes plus tard, la porte du restaurant s'ouvrait et Louissette entra. Candy la reconnut tout de suite.

Willie se leva aussitôt :

– Ne me dis pas que tu t'ennuies déjà de moi ?

– Sois pas ridicule. J'ai à te parler.

Le restaurant était plutôt petit et déjà, deux des six tables, plus celle de Candy, étaient occupées.

– J'ai à te parler.

Willie la prit par la taille.

– On va chez toi ?

– Non, je te connais trop bien, on ne pourra pas causer en paix.

– Pourtant, cette nuit, tu ne disais pas ça.

– Tais-toi donc, imbécile.

La Princesse regarda autour d'elle. Candy

avait rapidement tourné la tête et semblait s'intéresser à ce qui se passait à l'extérieur. Louissette alla s'asseoir à une table, voisine de celle de Candy. Mais elle tournait le dos à l'assistante de Robert Dumont.

– Assis, et n'élève pas la voix.

Tout en faisant mine de déguster son café, Candy tendit l'oreille. Elle entendit nettement Louissette déclarer :

– Je suis allée sur les quais. Je l'ai vu, je lui ai parlé.

– De qui parles-tu ?

– Yvan, mon ami, le Français, le manchot.

– Quoi ?

– Et je suis inquiète, Willie, j'ai peur pour vous autres. Je me demande si c'est bien Yvan. Je ne suis pas certaine du tout.

– Ta gueule !

Le Noir se leva, puis passant devant Candy, dit d'une voix assez forte :

– J'aime pas les personnes qui semblent

s'intéresser aux conversations des autres.

Et il alla mettre une pièce dans l'appareil à musique et un disque se mit à tourner. Candy comprit qu'il lui était maintenant impossible d'entendre quoi que ce soit. Elle se leva donc aussitôt et sortit du restaurant. Elle ne voulait pas se faire remarquer de la danseuse.

Mais elle avait bel et bien entendu le mot « manchot », un prénom, Yvan, puis la danseuse avait ajouté qu'elle n'était pas certaine que l'homme qu'elle avait vu était celui qu'elle attendait.

Et c'est immédiatement après ces mots que le Noir s'était levé pour faire jouer un disque.

« Robert a raison. Il est ici sous un faux nom, une fausse personnalité et cette fille risque de le démasquer. »

Il lui fallait faire quelque chose, mais quoi ? Suivre cette Louissette ? S'intéresser au gros Noir ? Ce dernier l'avait dévisagée. Si elle cherchait à le suivre, il la remarquerait sûrement.

« Et puis, je ne peux pas rester plantée là, dans

la rue, comme une idiote, j'attirerais l'attention ».

D'un pas décidé, elle entra dans la maison de chambres, là où habitait la Princesse Marguerite. Dans l'entrée, il y avait un tableau avec les noms des chambreurs et les numéros des chambres.

Candy y jeta un œil. Aucune princesse Marguerite n'avait son nom inscrit sur ce tableau. Il n'y avait que deux noms indiquant qu'il s'agissait de femmes. Une demoiselle B. Ralston et une autre portant l'initiale L et un nom de famille bien français, celui de Coudrin. « Il faut que ce soit ça. »

Elle sonna chez la concierge. Une grosse femme ouvrit une porte au bout du petit corridor.

– Oui, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en anglais.

– Je suis une amie de mademoiselle Coudrin, Louise Coudrin. J'ai sonné chez elle, mais elle n'est pas là.

Candy ne pouvait pas camoufler son accent français lorsqu'elle parlait la langue de Shakespeare.

– Vous êtes une des ses compatriotes ?

– Oui. Je sais qu'elle doit revenir à son appartement avant de retourner à son travail. Je puis l'attendre ?

– Je ne peux pas ouvrir sa porte, fit la grosse femme, mais si vous voulez entrer dans mon appartement, je sais que la princesse revient à sa chambre, toutes les fins d'après-midi.

– Vous êtes trop gentille. Et Candy suivit la concierge dans son appartement.

\*

Willie brusquement décida :

– Je n'aime pas ça, pas du tout, Princesse. Mais moi, je ne veux pas me mêler de cette affaire. Tu connais celui qu'on appelle Gentleman Bob ?

– Plus ou moins, je l'ai aperçu quelques fois. Il est toujours vêtu d'un habit très pâle, n'est-ce pas ? Il est venu au cabaret, une fois ou deux.



– C’est lui. C’est un type bien placé dans le milieu. Il va sûrement vouloir te poser quelques questions.

La jolie Française semblait inquiète.

– Maintenant, je regrette de t’avoir tout dit, Willie, je me suis peut-être trompée. Il est possible que ce soit Yvan. C’est un manchot, il est Français et puis, il m’a reconnue.

– Mais il ne se souvenait pas de ce petit nom doux qu’il te donnait autrefois. Au fait, qu’est-ce que ça veut dire, Cendrillon ?

– Cinderella, tout simplement. Tu as déjà entendu ce nom ?

– Oui et ça ne s’oublie pas, tu as bien raison. Bouge pas, je vais essayer de rejoindre Gentleman Bob.

Willie se rendit à la cabine téléphonique, où il resta près de dix minutes. Lorsqu’il revint, il ordonna à la Française :

– Tu vas rentrer à ta chambre. Gentleman Bob va aller te voir. Il dit que tes renseignements sont fort intéressants, mais il veut plus de détails. Ce

n'est pas tout : si, grâce à toi, on découvrait que ce manchot est un imposteur, tu recevrais une très grosse récompense.

– Ah, pourquoi ?

– Je l'ignore exactement. Gentleman Bob ne donne jamais de détails et, de plus, il n'est pas un des patrons. Il ne fait qu'exécuter les ordres.

Le gros Noir se pencha vers Louissette :

– Si tu touches la récompense, j'espère que tu n'oublieras pas ton ami Willie.

Louissette haussa les épaules et sortit du restaurant. Elle se dirigea vers la maison qu'elle habitait.

« Et si je m'étais trompée ? »

Elle regrettait d'avoir parlé à Willie. Elle se souvenait encore du baiser que ce manchot lui avait donné, un baiser qui l'avait profondément troublée.

« Idiote que je suis, j'aurais dû tout simplement me mêler de ce qui me regardait. »

## VII

### *Le Manchot, meurtrier*

Robert Dumont s'était endormi. Soudain, il sursauta. On frappait durement à sa porte. Il se leva rapidement, s'approcha du battant, puis demanda :

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ouvre, Cohen. C'est moi, Larry, on s'est vu au restaurant, tantôt.

Le Manchot ne fit qu'entrouvrir la porte, mais il reconnut immédiatement le jeune homme au cure-dent éternel.

– J'ai à te parler.

Robert Dumont ouvrit et, aussitôt, deux autres hommes, qui s'étaient tenus dans l'ombre, firent irruption dans la pièce.

– Ah çà, mais qu'est-ce qui se passe ?

– On vient de nous donner l’ordre de fouiller vos bagages, fit le jeune Larry. Mettez-vous au travail, vous deux.

– Mais, qu’est-ce que vous cherchez ?

– Simple vérification, les boss ne prennent pas de chances.

Larry s’assit sur le lit.

– On pensait que tu n’avais pas d’amis, à New York ? Tu connais une danseuse ?

– Oh, je comprends, elle veut se venger de moi. Elle a des amis dans le milieu. Ça me surprend pas. J’ai connu Louissette, en France, il y a quelques années. Elle disait m’aimer, mais pas moi, je l’ai balancée. Je n’avais pas entendu parler d’elle depuis. J’ignore de quelle façon elle a appris que j’étais en Amérique. Je vous jure que c’est pas moi qui le lui ai dit. J’ignorais qu’elle était ici.

Les deux acolytes de Larry fouillaient dans le gros sac du Manchot.

– Deux bras, fit l’un des hommes.

– Oui, répondit calmement le Manchot.

Il prit sa propre prothèse et la montra à Larry.

– Tiens, regarde ça. C'est ce qu'il y a de plus nouveau. Possible que vous n'en ayez pas de semblables en Amérique. Je vais te montrer comment ça fonctionne.

Le Manchot installa sa prothèse, prenant bien soin de mettre tous les fils en place.

– Je peux pratiquement faire ce que je veux avec cette main, comme tu vois.

– Et pourtant, tu portais ton crochet, tantôt.

– Oui. Sur le bateau, cette main est moins utile que le crochet. Mais quand on va dans le monde, surtout quand on rencontre de jolies filles, elle sert beaucoup plus.

Il plaça sa main sur le bras de Larry et se mit à serrer.

– Hé, tu me fais mal. Tu es fou !

– Tu vois, l'homme bionique, c'est moi.

Et le Manchot partit d'un grand éclat de rire.

– Ce soir, je vais impressionner bien des gens à cette discothèque.

– Il n'en est plus question. Tu vas me remettre la carte que je t'ai donnée. On veut te poser des questions. Les boss ne font jamais affaire avec quelqu'un dont ils ne sont pas sûrs.

Dumont haussa les épaules :

– Ne me fais pas croire que je vais rencontrer les grands patrons du milieu.

– Il n'en est pas question. Personne ne connaît les grands patrons.

– Tu pourras dire à tes amis que moi, jamais je ne traiterai avec des subordonnés. Je t'ai raconté, plus tôt, qu'il y a un autre groupe qui s'intéresse à moi, à ce que j'ai à offrir. Ils sont sûrement capables de payer.

Les deux amis de Larry avaient terminé leur fouille.

– Habille-toi, ordonna Larry, on t'emmène.

– Où ?

– Quelle importance ! Tu peux laisser tes vêtements propres ici. Remets ton chandail et ta vareuse. Ces habits-là, tu ne les mettras probablement jamais.

Puis, prenant son cure-dent entre ses doigts, il le brisa d'un coup de pouce.

– S'ils ont le moindre doute sur toi, voilà ce qui t'arrivera. Il se tourna vers ses deux comparses.

– Attendez-moi dans la voiture. J'ai deux mots à lui dire.

Le Manchot était sur ses gardes. Il se demandait si ce Larry n'était pas en fait un tueur à gages, s'il n'avait pas reçu l'ordre de le supprimer, tout simplement. Ses deux comparses avaient cherché partout dans le but de trouver la drogue. Ils n'avaient pas pensé à dévisser le fameux crochet. Une fois la porte refermée, Larry attendit quelques secondes. Il semblait fort mystérieux. Il fit signe au Manchot de ne pas parler puis, ouvrant brusquement, il jeta un coup d'œil dans le corridor, afin de savoir si ses deux amis s'étaient réellement éloignés.

– Écoute, j'ignore qui tu es, manchot, mais puisqu'ils ont des doutes sur ta véritable identité, ils ne prendront aucune chance. Ces deux gars, en bas, ils ont l'ordre de te supprimer. On doit te

conduire sur un chantier de construction. On jettera ton corps dans un trou qui doit être rempli de ciment.

Glissant la main dans sa poche, il sortit un autre cure-dent et, nerveusement, il le glissa entre ses lèvres.

– Si tu veux, il y a moyen de conclure un marché tous les deux.

– Un marché ?

– Je sais que tu dois transiger au sujet de la drogue. Tu as emporté des échantillons. Tu as bien raison quand tu dis que plus d'un groupe s'intéresse à ce marché. Moi, j'ai des amis partout. Tu me confies ton échantillon, je le montre à certains hauts gradés. En retour, je te donne l'occasion de t'enfuir. Plus tard, on se rejoint, on fait le marché et tu me donnes un pourcentage.

Le Manchot s'approcha du jeune homme.

– Tu es un beau salaud ! Attends que tes patrons apprennent la vérité.

– Je nierai tout, d'ailleurs, tu n'auras jamais la



chance de leur dire. Non, ta seule porte de sortie, c'est d'accepter ma proposition.

Robert Dumont eut un petit sourire narquois.

– Tu me prends pour un enfant d'école ?

Il sortit le crayon qui se trouvait dans la poche supérieure de sa vareuse.

– Tu sais ce que c'est ce stylo ? Un micro, mon petit. Toute notre conversation a été enregistrée.

Larry éclata de rire.

– Elle est bonne ! Et où est l'enregistreuse ? dans ta poche, je suppose ? Mes hommes t'ont fouillé...

– Et tantôt, les fils que tu as vus quand j'ai installé ma prothèse, à quoi servent-ils, tu te l'es demandé ? Tu as regardé à l'intérieur de ce bras ?

Larry devint subitement d'une pâleur cadavérique. Il cracha son cure-dent et glissa la main dans son veston. Mais le Manchot avait prévenu ce geste du jeune homme. Il s'attendait à voir apparaître un revolver, mais c'est un couteau à cran d'arrêt qui jaillit dans la main de

l'Américain. Il appuya sur le ressort et la lame sortit du manche.

Mais déjà, la main gauche du détective se resserrait sur le poignet de Larry. Le jeune homme laissa tomber le couteau. Mais il savait se défendre et avant que Dumont puisse éviter le coup, il recevait un violent direct à la mâchoire.

Le Manchot se sentit étourdi. Sa main gauche restait refermée autour du poignet de Larry. Au lieu de lâcher prise, le détective songea à serrer, de plus en plus fort. Il entendit un craquement et Larry poussa un cri de douleur. Il avait le poignet cassé.

Le Manchot lâcha prise. Pleurant, criant de douleur, Larry tomba à genoux. Mais à la vitesse de l'éclair, il s'empara du couteau et habilement, de sa main gauche, il le lança en direction du Manchot.

Dumont eut tout juste le temps de placer sa prothèse devant sa poitrine et la lame du couteau frappa ce bras artificiel, sans y pénétrer.

Blême de rage, Larry s'était jeté sur le

Manchot Il ne pouvait se défendre que d'une main, mais il se défendait avec l'énergie du désespoir. De plus, il était fort habile avec ses pieds. Ce Larry avait sûrement pris des cours de « self-défense ». Après avoir reçu un coup de pied dans les côtes, suivi d'un coup de genou à la poitrine, ayant de la difficulté à respirer, le Manchot était tombé sur le lit et Larry se lança sur lui, cherchant à le frapper au visage.

Le détective leva son bras gauche et sa main s'agrippa à la gorge de son adversaire. Il serra, serra, faisant balancer la tête de Larry, de gauche à droite. Enfin, Robert Dumont put se redresser. Larry avait cessé de se défendre. Le Manchot lâcha son emprise et l'Américain tomba sur le plancher.

Rapidement, le détective se pencha sur lui.

– Oh non !

Au cours de la rixe, le Manchot n'avait pu contrôler cette force extraordinaire que pouvait développer sa main artificielle.

Larry avait cessé de vivre. Et dans la voiture

qui se trouvait devant la porte de la maison de chambres, deux hommes, deux tueurs à gages n'avaient qu'une idée en tête : exécuter les ordres qu'ils avaient reçus.

\*

La concierge entendit la porte s'ouvrir. Elle appuya sur un bouton et immédiatement, dans un petit écran de télévision, Candy aperçut la porte d'entrée et le corridor. Elle reconnut immédiatement la Princesse Marguerite. La concierge s'était levée, mais Candy l'arrêta.

– Non, ne lui dites pas que je suis ici, je veux lui faire la surprise. Il y a si longtemps que nous nous sommes pas vues. Je vais aller la trouver dans sa chambre.

Candy était obligée de monter à l'appartement de Louissette Coudrin. Mais qu'allait-elle lui dire ? Jamais la jeune femme ne s'était vue dans une telle situation. Un mot de trop, un seul, et elle pouvait mettre la vie du Manchot en péril. « Si

seulement Robert m'avait donné quelques détails. »

La concierge la regardait s'éloigner en direction de l'escalier. Si la femme était entrée dans son appartement, Candy aurait pu s'en retourner. Maintenant, il lui fallait foncer.

– C'est la porte à droite, cria la concierge.

Et la grosse femme s'était avancée jusqu'au bas de l'escalier. Elle guettait, elle attendait pour voir la réaction de la danseuse.

Candy frappa à la porte et, presque immédiatement, on vint ouvrir.

– Comment, c'est déjà vous ? Je viens tout juste...

Louissette s'arrêta brusquement en voyant qu'il ne s'agissait pas de Gentleman Bob.

– Faites mine de très bien me connaître, murmura rapidement Candy. La concierge nous surveille. Je m'appelle Candy !

Puis, d'une voix plus forte, elle s'écria :

– Louissette ! Tu me reconnais, n'est-ce pas ?

La danseuse hésitait à jouer la comédie. La blonde eut le temps de murmurer :

– Je suis venue vous parler du manchot.

– Ah !

Alors, élevant la voix, Louissette se mit à rire :

– Mais oui, je te reconnais. Candy ! C'est bien ça, n'est-ce pas ? Dans le temps, tu avais les cheveux bruns. Entre, voyons !

Sitôt qu'elle eut refermé la porte, Candy prit un air indigné :

– Dites donc, vous auriez pu me regarder un peu mieux. J'ai toujours été blonde, moi. Il est vrai que j'entretiens mes cheveux, mais de là à avoir été brune...

Mais Louissette n'avait pas du tout le goût de rire.

– Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous me voulez ? Vous connaissez Yvan Cohen ?

Candy avait entendu le prénom d'Yvan, au restaurant. Maintenant, elle venait d'apprendre celui de Cohen. Elle pouvait deviner quelque peu

le scénario. « Robert a pris la peau d'un autre manchot, un dénommé Yvan Cohen que cette fille connaît. Elle l'a rencontré et elle ne sait plus si c'est le véritable Yvan Cohen. Robert risque d'être démasqué et il m'a demandé de surveiller cette fille. »

Elle venait de tout comprendre. Mais ce qu'elle ignorait, c'était la véritable personnalité d'Yvan Cohen, la véritable cause de ce voyage du Manchot à New York et le mystère qui entourait toute l'affaire.

– Vous savez qu'à cause de vous, fit Candy, le Manchot risque de se faire assassiner. Qui est ce Noir avec qui vous avez parlé ? Pourquoi lui avoir dit que vous n'étiez pas certaine d'avoir reconnu Yvan ?

Louissette s'écria :

– Je vous replace, maintenant, vous étiez derrière moi, au restaurant. Willie avait raison. Vous écoutiez notre conversation. Comment savez-vous qui je suis ? Qui vous a dit que j'habitais ici ?

Candy se devait de prendre un risque.

– Mais voyons, qui d'autre peut me l'avoir dit ? Yvan.

– Allons donc, il vient à peine de descendre et...

Mais Louise se rappela soudain :

– C'est vrai, je lui ai donné mon numéro de téléphone, mais pas mon adresse. Candy respira plus à l'aise.

– Yvan n'est pas un enfant d'école. Il a téléphoné à ce numéro. C'est une femme qui a répondu. Il a réussi facilement à obtenir votre adresse et... il m'a demandé de venir vous trouver.

– Pourquoi ?

– Il ne faut pas chercher à comprendre, Louise. Moi-même, j'ignore exactement ce qu'Yvan est venu faire à New York. Mais si vous parlez trop, vous risquez de tout faire échouer. Non seulement il vous demande de vous taire, mais il veut que vous m'aidiez.

Louise regarda longuement Candy. Elle



paraissait réfléchir.

– L'aider ! murmura-t-elle enfin. Autrefois, je l'aurais fait, mais aujourd'hui, je ne compte plus pour lui. Il est votre amant ?

Elle avait dit ça avec un soupçon de jalousie dans la voix.

– Moi ? Mais jamais de la vie. Yvan n'est absolument rien pour moi. Tout ce qu'on m'a demandé de faire, c'est l'aider à exécuter le travail qu'on lui a confié. Vous le détestez tant que ça ?

– Mais je ne le déteste pas du tout. J'aurais dû ne pas m'occuper de lui. Il m'était devenu complètement indifférent.

– Mais pourquoi vouloir le perdre ?

Candy posait des questions vagues, cherchait à en apprendre le plus possible sur ce que le Manchot était venu faire à New York. Un timbre retentit, interrompant la conversation des deux femmes.

– Gentleman Bob ! C'est lui.

– Qui ?

– Un type du milieu. Je ne sais plus que faire.  
S’il vous trouve ici...

Mais Candy ne voulait pas sortir, c’était pour elle une chance unique.

– Vite, cachez-moi. Si je sors, il me verra. Ça pourrait vous causer des ennuis.

Louissette ne posa pas de questions. Elle poussa Candy vers la salle de bain. Sous l’évier, il y avait de grandes armoires.

– Vite, là-dedans. Il y a de la place.

Candy réussit à se glisser à l’intérieur, mais elle était loin d’être confortable.

– Laissez la porte entrouverte ; autrement, je vais étouffer.

Mais Louissette ne l’écoutait plus. Avec la vitesse de l’éclair, elle avait retiré sa robe et ses sous-vêtements. On frappa de nouveau à la porte. La danseuse cria :

– Une seconde, je suis en train de finir ma toilette.

Elle passa rapidement un déshabillé et alla

ouvrir. L'homme qui attendait dans le corridor semblait sorti directement d'un film américain des années quarante. Il portait un costume beige pâle, des souliers blancs, une chemise noire et une cravate de la même couleur que son veston. Il avait un chapeau blanc avec large bord, enfoncé un peu sur ses yeux. Le type était dans la trentaine. C'était un beau garçon, une fine moustache, ornait sa lèvre supérieure ; il avait le type italien.

– C'est toi, la Princesse ? Tu me connais ?

– Non, murmura Louissette en le laissant entrer. Mais je sais que vous êtes Gentleman Bob, j'ai beaucoup entendu parler de vous.

Il entra dans la chambre, referma la porte derrière lui, jeta un coup d'œil vers la salle de bain, puis remarqua :

– Tu prenais ta douche ? Curieux, aucune vapeur...

– L'eau chaude ouvre inutilement les pores de la peau. Moi, je prends toujours ma douche à l'eau la plus froide possible.

Avec un sourire moqueur, il avança la main, tira sur le cordon du déshabillé et l'entrouvrit.

– Pas mal, murmura-t-il. Tu devrais amasser ton argent pour te faire remonter les seins un peu. Tu pourrais rivaliser avec n'importe laquelle vedettes des films pornos.

Il s'était retourné, tirant d'un étui plaqué or une cigarette qu'il alluma avec un énorme briquet. Louissette, pendant ce temps, avait refermé son déshabillé. L'espace d'un instant, elle avait cru que cet homme allait profiter de la situation et abuser d'elle.

– Tu peux m'appeler Bob tout court, fit-il en lançant un mince jet de fumée en direction du plafond. Si tu veux que je m'occupe de toi, tu me le diras. Je cherche des filles pour le cinéma. Si tu es cochonne et si tu aimes faire l'amour dans toutes les positions, ta fortune est faite.

La princesse ne répondit pas.

– J'ai reçu un appel de Willie. Tu sais pourquoi je suis venu te voir ?

– Oui... Yvan, le manchot ?

– Juste. Tu le connais ?

– En France, il y a longtemps de ça, j'ai été sa petite amie, pendant un certain temps. Quand j'ai su qu'il venait à New York, j'ai voulu le revoir.

– C'est Willie qui t'a appris la nouvelle ?

Et avant même qu'elle puisse répondre, il ajouta :

– Il a une trop grande gueule. Va falloir y fermer sa sale gueule de nègre. Alors, tu n'as pas reconnu Yvan ?

Louissette protesta :

– Ce n'est pas ce que j'ai dit. Je l'ai trouvé changé. Mais, il y avait de quoi. Tout d'abord, ça fait des années que je ne l'ai pas vu et puis, il venait d'échapper à deux types qui ont voulu l'enlever.

– Tu connais ces deux types ?

– Non, je n'ai pas eu le temps de les voir.

– Raconte ce qui s'est passé entre lui et toi.

La danseuse répéta ce qu'elle avait dit à Willie.

– J’ai eu un léger doute, parce qu’il ne semblait pas trouver ce nom de Cendrillon. Il est vrai, cependant, que l’accrochage est survenu presque au même moment.

Bob s’avança vers la fille.

– Eh bien, à compter de tout de suite, tu vas oublier ce manchot, compris ? Si tu cherches à le revoir, on n’aimera pas ça, c’est clair ?

Il approcha sa cigarette à quelques centimètres de la figure de Louissette, mais elle ne broncha pas.

– Yvan Cohen est venu à New York pour traiter une affaire importante. Nous allons vérifier si c’est bien le type que nous attendons. Nous allons peut-être commettre une bévue irréparable. Mais j’ai fait un appel et on s’occupe de lui. On le fera parler, ne t’inquiète pas. Si ce manchot n’est pas Yvan Cohen, il finira dans la piscine d’un de nos patrons. Tu as déjà entendu parler des poissons, les piranhas ? Ça dévore les êtres humains en quelques minutes. Il ne reste que les os. C’est facile à faire disparaître. On enterre ça avec de la chaux et on n’entend plus parler de

rien.

La danseuse réprima un frisson d'horreur.

– Si c'est Yvan Cohen, il devra retourner en France sitôt que nous nous serons entendus avec lui. Quand je pense qu'il devait se rendre au Planet's Disco. Tu as bien fait de parler à Willie.

Il l'attira dans ses bras.

– Si tu nous as rendu service, ma belle, je te protégerai, je te ferai même l'honneur de partager ma couche pour une nuit ou deux. Tu sais qu'elles sont nombreuses, les filles qui ne demandent que ça ?

Il l'embrassa et sa main se promena sur le corps nu de la fille. Il était sûrement un expert en caresses. Déjà, Louissette se sentait toute remuée ; mais quand il la sentit frissonner, il la repoussa.

– Le travail doit toujours passer avant le plaisir. Mais ne désespère pas, ma belle. On se reverra.

Et Gentleman Bob sortit dignement. Presque aussitôt, Candy parut dans la porte de la salle de bain.

– J’ai tout entendu, dit-elle. Je n’ai pas vu ce type, mais...

– J’ai rarement rencontré un être aussi fat, aussi détestable. Il se prend pour le nombril de l’univers.

Candy demanda :

– Qu’est-ce que c’est, le Planet’s Disco ?

– Une boîte très populaire à New York. Mais pour y entrer ce n’est pas facile. D’abord, les hommes seuls ne sont pas admis. Quant aux femmes et aux couples, il faut être connus, ou encore avoir un laissez-passer spécial.

– À qui appartient cette disco ?

– Je l’ignore, je crois qu’ils sont plusieurs dans l’affaire. Quand des personnalités se rendent là, tout le monde le sait, mais on évite d’en parler. Les photographes, les journalistes surveillent l’endroit de près ; mais, évidemment, ils ne peuvent y pénétrer.

– Mais, qu’est-ce qui se passe là ?

– Des orgies, pas autre chose. J’ai rencontré une danseuse qui y est allée avec un ami. Elle



m'a dit avoir fait l'amour avec deux politiciens connus, un artiste et l'épouse d'un milliardaire. Comme tu vois, ce n'est pas un endroit à fréquenter pour ceux qui ne sont pas entièrement libérés.

Candy demanda, surprise :

– Mais les policiers n'interviennent pas ?

Louisette ne put s'empêcher de rire.

– Allons, Candy, tu dois savoir comment ça se passe. Je suis certaine qu'on doit payer très cher pour la protection. Et puis, les dirigeants de nos policiers doivent être parmi les clients assidus.

Mais rapidement, la danseuse avait pris un air inquiet :

– Je songe à Yvan. J'aurais dû me taire. On va le tuer, j'en mettrais ma main au feu. Et dire que je ne puis rien faire pour lui. Je ne sais pas où le rejoindre. Si seulement je pouvais faire quelque chose.

Candy hésitait. Pouvait-elle faire confiance à cette fille qui fréquentait les milieux louches ?

– Louisette, écoute-moi bien. Mon travail, ici,

consiste à protéger le Manchot. Bob a laissé échapper un nom, celui de la fameuse discothèque. Je vais essayer d'y entrer.

Mais Louissette déclara :

– Jamais tu ne pourras. Et puis, sois franche avec moi. Tu en sais sûrement plus long que moi sur ce manchot. Est-ce bien Yvan ? Qu'est-il venu faire exactement à New York ? Parle et je t'aiderai

– Justement, je n'en sais pas beaucoup plus long que toi. Je suis arrivée avant lui, à New York. Yvan aurait-il été intercepté et remplacé par un autre ? Tout est possible.

Louissette était décidée.

– Tu m'attends ici. Je m'habille, je téléphone au cabaret et je me dis malade. Puis, je vais rencontrer un ami qui, lui, m'obtiendra un laissez-passer pour la disco. J'irai avec toi. Ne bouge pas d'ici...

Puis, avec un sourire malicieux :

– Repose-toi en m'attendant ; car nous aurons besoin d'être en pleine forme, ce soir !

## VIII

### *Nuit d'orgie*

Robert Dumont avait rapidement jeté dans son sac tout ce qui lui appartenait. Il se pencha sur Larry, fouilla les poches de son veston et reprit la carte d'invitation qu'il lui avait remise quelques minutes plus tôt.

« C'est la seule piste qu'il me reste. Mais il va falloir être très prudent. Candy n'a pas dû être capable de surveiller cette Louissette. C'est elle qui a prévenu la pègre. Maintenant, ils ont des doutes. »

Il ouvrit la porte de sa chambre, jeta un coup d'œil dans le corridor. Il n'y avait personne. Mais, en bas, les deux compères de Larry pouvaient commencer à s'impatienter.

Il lui fallait trouver une autre issue. Il décida

de monter le vieil escalier. La maison avait quatre étages. Rendu au quatrième, au bout du corridor, il aperçut une porte au-dessus de laquelle on pouvait lire : « Emergency Exit ». Il l'ouvrit et se trouva tout à coup sur le toit. Au coin de la maison, un escalier de fer permettait de descendre jusqu'à la rue. « Mais ils vont me voir », songea-t-il avec dépit.

Les maisons voisines étaient au même niveau. Alors, sans hésiter, il se glissa de toit en toit. Et lorsqu'il se fut suffisamment éloigné, il chercha à ouvrir une des portes qui donnaient sur un escalier intérieur : mais toutes étaient verrouillées. « Il va falloir descendre par un escalier de secours, mais je risque d'attirer l'attention des passants. »

Mais il ne devait plus hésiter. Il jeta le sac sur son épaule gauche, enroula la corde autour de son poignet et, se tenant solidement de la main droite, il commença sa descente. En bas, c'était la rue. On allait sûrement le voir. Alors, il se mit à crier de toutes ses forces :

– Au feu ! Au feu ! Le feu est pris à l'intérieur.

Appelez les pompiers !

On l'avait entendu de la rue. Des gens entrèrent dans la maison, d'autres se mirent à courir, dans le but de donner l'alarme. Les pompiers n'allaient pas tarder. Le Manchot prit tout son temps pour descendre. Les curieux commençaient à être plus nombreux.

Enfin, une voiture de la police arriva, suivie des pompiers. On écarta la foule. En vitesse, Robert Dumont descendit les quelques marches qui le séparaient encore du sol. Aussitôt, un policier demanda :

– Le feu, où est-ce ?

– L'escalier, au quatrième. Je n'ai pu sortir que par le toit.

Le policier s'éloigna en vitesse et le Manchot en profita pour se mêler à la foule. Il lui fallait s'éloigner au plus tôt. Il put enfin arrêter une voiture-taxi et s'installa à l'intérieur. Il jeta un nom de rue au chauffeur. Peu lui importait l'endroit où il allait se rendre, pour l'instant, il se sentait en sécurité.

Au même moment, les deux amis de Larry, qui commençaient à s'impatienter, entendirent les sons stridents des sirènes.

– La police ! Vite, faut prévenir Larry.

– Tu vois bien que la voiture ne s'est pas arrêtée.

– Mais oui, là-bas, presque au coin. Vite, va les chercher. Je n'aime pas ça du tout, moi, je suis allergique aux flics.

L'un des hommes ouvrit la portière et courut à la maison de chambres. Quelques minutes plus tard, blême comme un spectre, il en sortait en courant. Il se laissa tomber sur la banquette, près de son compagnon.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Vite, démarre, christ ! Larry est mort !

– Quoi ?

– Ce manchot l'a tué. Il doit être caché quelque part dans la maison.

La voiture démarra en trombe.

– Ce marin est un assassin. Il s'est senti perdu

et il n'a pas hésité à tuer Larry. On n'aurait jamais dû laisser Larry seul avec lui. Faut prévenir les autres. Nous serons sûrement blâmés.

Le conducteur murmura :

– T'as raison. On a commis une erreur et ça ne pardonne pas.

Et au bout d'un moment, il murmura :

– J'ai une idée. Si on appelait Gentleman Bob.

– Tu sais où le rejoindre ?

– J'ai un numéro, on lui transmet tous les messages.

– Et qu'est-ce que tu vas lui dire ?

Le conducteur réfléchissait.

– Je dirai que j'appelle de la part de Larry. Que tout semble normal du côté de ce manchot, que Larry n'est plus inquiet et qu'il nous a demandé de le laisser seul avec lui.

– Tu devrais ajouter que ce manchot et Larry se préparaient à quitter la maison de chambres, lorsque nous sommes partis ; comme ça, on ne songera pas à aller le chercher là.

– Juste. Et ensuite, faut éviter de se faire voir. Jouons les innocents. Nous, on a fait notre travail, on a obéi à Larry et on n'en sait pas plus. Si on dit la vérité, c'est comme si on se condamnait à mort !

\*

Le Manchot était entré dans un hôtel de Manhattan. Il avait voulu retenir une chambre, mais il faut dire qu'il n'avait pas l'air d'un enfant de chœur.

– C'est rempli, lui dit le commis après une hésitation.

– Allons, regarde comme il faut. Ne me fais pas croire que toutes ces clefs appartiennent à des gens qui sont sortis.

Et, glissant la main dans sa poche, il sortit une liasse de billets de banque.

– C'est pas parce que j'arrive de voyage et que je n'ai pas eu le temps de me changer, que je suis un voyou. Comme tu vois, je suis capable de



payer. L'habit ne fait pas le moine. Ça, c'est pour toi.

Et il avança un billet de cinq dollars en direction du commis qui, aussitôt, s'écria :

– Mais oui, il me reste une chambre. Une annulation. C'est bête !

Il appela un des garçons.

– Prends les bagages de monsieur !

– Inutile, c'est tout ce que j'ai, pour le moment. Je suis capable de le porter. La clef !

Le commis la lui donna. Lorsqu'il eut signé le registre, le Manchot monta rapidement à sa chambre, une pièce plus grande et, surtout, beaucoup plus propre que la première.

Il jeta son sac sur le lit et se laissa tomber dans un fauteuil.

« Je me demande si je ne devrais pas, immédiatement, me mettre en communication avec le F.B.I. et leur dire que tout est foutu. Si je conserve cet accoutrement, je vais me faire descendre en moins de deux. Si je change de personnalité, il me sera impossible d'accomplir la

mission que l'on m'a confiée. »

Il lui restait peut-être un espoir, une mince lueur...

« La discothèque, c'est là qu'Yvan devait rencontrer ceux avec qui il allait traiter. »

Il jeta un coup d'œil sur sa prothèse.

« Avec cette main, mon handicap ne paraît pratiquement pas. J'ai un laissez-passer. Oui, avant de tout abandonner, je vais aller jeter un coup d'œil à cet endroit. Pour une fois, la chance me sourira peut-être. »

Mais il avait beaucoup à faire avant de passer à l'action. Il s'enferma dans sa salle de bain et se rase, ne gardant qu'une fine moustache.

« Ceux qui m'ont vu ne sont pas légion, et sans la barbe, sans le crochet de fer, je ne ressemble plus du tout au manchot marseillais. »

Il décida de garder ce masque de fin caoutchouc qui lui changeait une partie de la figure.

« Candy ! Il faut que je la prévienne de laisser tomber l'affaire. Le mieux pour elle, c'est de

retourner à Montréal tout de suite. En suivant cette Princesse Marguerite, elle peut s'attirer de graves ennuis. »

Il téléphona à l'hôtel où logeait Candy. Mais la réception lui apprit que la fille était partie depuis déjà un bon moment. Dumont ne laissa pas son nom, mais simplement le numéro de sa chambre et le téléphone de l'hôtel. « Elle saura sûrement que ce ne peut être quelqu'un autre que moi. »

De son sac, il tira un T-shirt bleu, évidemment beaucoup plus propre que le premier.

Il se coiffa rapidement, jeta un dernier coup d'œil dans son miroir. Il était satisfait. Il s'assit sur le bord du lit, retira ses grosses bottines, glissa sa main droite dans l'une d'elles, souleva la fausse semelle et en tira un étui en plastique.

« J'aurai sûrement besoin de ma carte de crédit. Heureusement que j'y ai pensé. »

Une dizaine de minutes plus tard, le Manchot expliquait à un employé d'une mercerie pour hommes :

– J'arrive de voyage et on a perdu mes valises, sur l'avion. On m'assure que je vais les retrouver mais, en attendant, j'ai des gens à rencontrer ce soir. Il me faut un complet, une chemise, une cravate, des bas, des souliers.

– Nous avons tout ce qu'il vous faut, monsieur.

– Oui, mais s'il y a des modifications à apporter au complet, ça va être long ?

– Nous sommes capables de satisfaire les clients les plus difficiles, monsieur. Nous allons tout d'abord trouver un complet à votre taille puis, pendant que vous attendrez, nos tailleurs vont ajuster vos pantalons.

Quarante minutes plus tard, le Manchot sortait de la boutique, vêtu de son nouveau complet. Il était complètement transformé. Jamais on n'aurait reconnu, en cet homme, le marin au crochet de fer qui était descendu à New York, le même avant-midi.

« Je me sens beaucoup mieux dans la peau de Robert Dumont que dans celle d'Yvan Cohen. Le

seul point que nous avons en commun, c'est que nous étions manchots tous les deux. »

En entrant à l'hôtel, il se dirigea vers le comptoir et demanda au commis :

– Est-ce que j'aurais reçu un appel ?

– Quelle chambre, monsieur ?

Le Manchot donna le numéro. Immédiatement, le commis le dévisagea, puis il demanda :

– Vous êtes un ami de ce type qui a retenu cette chambre ?

– Regarde-moi comme il faut, espèce d'idiot. C'est moi. Je me suis habillé, je me suis rasé. Non, tu ne rêves pas. Pour te le prouver, je puis te dire que je t'ai refilé cinq dollars de pourboire...

Le commis rit bêtement :

– Mais oui, mais oui, je vous reconnais, monsieur ; j'étais distrait, tout simplement.

Il vérifia dans la case portant le numéro de la chambre du Manchot.

– Non, monsieur, aucun appel !

– Merci.

Le Manchot monta à sa chambre. Mais il attendit vainement que Candy lui téléphone.

« Qu'est-ce qu'elle peut bien faire ? Pourquoi ne retourne-t-elle pas à son hôtel ? »

L'heure avançait, il avait une faim de loup et puis, il lui faudrait se rendre à cette fameuse discothèque.

Le détective avait glissé les petits sacs contenant la drogue dans sa prothèse. Il n'avait plus besoin du magnétophone miniature, mais il avait conservé la bobine qui lui permettrait de prouver que Larry avait trahi les siens.

Enfin, le long de sa jambe, il attacha un petit revolver, une arme fort utile qu'il avait fait fabriquer spécialement par un armurier. Même si quelqu'un frôlait sa jambe, on ne pouvait sentir ce revolver, très plat et mesurant à peine six pouces de long. « Je préfère mon Colt, mais là-bas, à la disco, on peut nous fouiller. »

Dans la poche supérieure de son veston, il glissa deux stylos, d'autres gadgets pouvant lui

venir en aide. En appuyant sur le bouton d'un des stylos, un jet d'acide sortait par la pointe et pouvait atteindre un adversaire jusqu'à six pieds de distance. Quant au second, un peu plus gros que le premier, Dumont n'avait qu'à en faire sortir la pointe pour qu'immédiatement un son strident de sirène se fasse entendre. Ce stylo-alarme lui avait déjà rendu de fiers services. « C'est curieux de voir comme les criminels ont une peur bleue des sons de sirène. »

Enfin, il connaissait par cœur le numéro de téléphone qu'on lui avait confié. Il n'avait qu'à appeler à cet endroit, à donner son numéro de code et, tout de suite, on le mettrait en communication avec le F.B.I. Mais les ordres avaient été formels. « N'appellez que lorsque votre mission sera terminée, lorsque vous aurez démasqué les véritables chefs du réseau et que vous aurez les preuves entre les mains. Autrement, ils ne vous aideront pas. »

Lorsque le Manchot décida d'aller manger, il fit savoir au commis qu'il serait absent environ une heure.

– Si une femme me téléphone, dites que je rappellerai et, surtout, qu'elle ne sorte pas inutilement. Je dois absolument lui parler.

Mais, lorsqu'il revint, il était toujours sans nouvelles de Candy.

À dix heures, le Manchot quitta son hôtel et, à pied, se dirigea vers la fameuse discothèque. Mais il était inquiet. Tout d'abord, il songeait à son assistante. Sans le vouloir, il l'avait peut-être mise en danger. Il se devait de ne pas oublier la mission qu'on lui avait confiée.

« Et les hommes que je dois démasquer, ceux avec qui je dois traiter, me recherchent pour le meurtre d'un de leurs amis. »

En effet, juste avant de quitter son hôtel, le Manchot avait appris, en écoutant les nouvelles à la radio, que la police avait découvert le corps d'un homme, dans une maison de chambres. On n'avait pas nommé Larry, mais tout y était. La façon dont il avait été tué, le quartier où était située la maison de chambres et, enfin, cette dernière phrase du bulletin de nouvelles : « La police est persuadée qu'il s'agit d'un règlement



de comptes entre gens du milieu. Un marin, un manchot, nouvellement arrivé à New York, est activement recherché par les autorités. »

Or, les officiers de la Gendarmerie royale l'avaient bien prévenu :

– Si vous avez des ennuis avec la police officielle, ne comptez pas sur nous pour vous couvrir, il faudra vous débrouiller seul.

\*

La porte de la chambre s'ouvrit et Louissette entra. Candy avait décidé de ne pas lâcher cette fille d'une semelle. Après tout, c'était exactement ce que lui avait demandé le Manchot.

– Alors, toujours décidée à aller à la discothèque ?

– Toujours.

– Nous arriverons assez tôt. Comme ça, nous pourrons mieux voir entrer les visiteurs. Mais qu'est-ce que tu crois que cette visite pourra nous

apporter ?

– Je l’ignore, avoua Candy. Mais tu as entendu le Gentleman Bob. Notre ami le manchot devait se rendre à cette discothèque. Donc, si rien n’est changé, nous pourrons tous nous retrouver là.

Candy décida de retourner à son hôtel pour se changer. Elle voulait endosser une robe plus convenable pour cette soirée.

– Fais vite, je t’attends ici, fit Louissette ; et j’aurai une surprise pour toi.

En arrivant à son hôtel, contrairement à son habitude, Candy ne s’informa pas au commis afin de savoir si quelqu’un lui avait téléphoné. Elle devait se hâter et, de plus, le Manchot lui avait déjà transmis des ordres précis.

Elle choisit sa robe la plus outrageusement décolletée, une robe qui collait à sa peau et qui laissait paraître presque entièrement son opulente poitrine.

Avant de quitter sa chambre, elle jeta un coup d’œil dans le miroir. « Si Robert me voyait, il ne m’approuverait sûrement pas. Il m’avait dit de ne

plus porter cette robe « scandale », comme il l'appelle. » Et elle jeta une écharpe sur ses épaules : autrement, elle aurait attiré beaucoup trop l'attention.

Louisette avait bien eu raison de dire qu'elle aurait une surprise pour sa nouvelle amie. Lorsqu'elle ouvrit la porte à Candy, celle-ci ne put s'empêcher de s'écrier :

– Mais comment as-tu fait ? Incroyable !

En effet, ce n'était plus une jolie danseuse que Candy avait devant elle, mais un homme, un beau garçon dans la vingtaine.

Louisette trouvait la situation fort amusante.

– Tu ne t'es pas rendu compte que je portais une perruque ? J'en ai une dizaine. J'ai les cheveux coupés comme un garçon et, souvent, pour mes spectacles, je me déguise en homme. Alors, vous m'accompagnez, mademoiselle ?

Elle jeta un coup d'œil sur Candy.

– Heureusement que je ne possède pas des seins comme les tiens, jamais je ne pourrais les camoufler sous ma chemise.

Et cet étrange « couple » sortit de l'appartement de Louissette. Elles montèrent dans un taxi et se dirigèrent vers la Planet's Disco.

\*

Un colosse, portant un uniforme de portier, était posté devant la porte. Lorsque Candy et son étrange compagnon s'approchèrent, l'homme les regarda longuement puis demanda :

– C'est la première fois que vous venez ici, vous avez une invitation ?

Louissette prit une voix grave.

– Non, c'est pas la première fois, je suis un ami de Gentleman Bob. Je connais aussi monsieur Walker et Bill Jethroe. Beaucoup de monde, ce soir ?

– Très peu. Il passe à peine neuf heures.

– Mon amie voulait un peu d'action. Elle adore les hommes, c'est sa première visite à la disco.

Le portier attarda son regard sur le décolleté de Candy, puis s'écartant pour laisser passer les deux femmes, il murmura :

– Si je n'étais pas obligé de rester ici, j'irais sûrement vous retrouver... Tu n'es pas jaloux ? demanda-t-il à Louissette.

– Pas du tout.

Elles étaient maintenant à l'intérieur.

– C'est grand, murmura Candy.

– Tu n'as rien vu, ici, c'est la discothèque, mais il y a d'autres étages ; un gymnase, une piscine, des salons particuliers et une petite salle de cinéma où l'on montre des films qui ne passeraient même pas dans les cinémas les plus ouverts.

Un garçon les conduisit à une table. La musique était très forte et, d'un peu partout, des rayons de lumière balayaient le plancher de danse, lançant des éclairs de toutes les couleurs.

– Ici, remarqua Candy, c'est facile de se dire des secrets. On peut crier à tue-tête et personne ne nous entend.

Quelques couples se déhanchaient sur le plancher de danse, mais il n’y avait pas foule.

– Il est trop tôt, ça va sûrement se mettre à arriver.

Elles commandèrent chacun un verre, puis Louisetta invita Candy à danser.

– Vaut mieux ne pas rester assises trop longtemps, on peut attirer l’attention.

Après une dizaine de minutes, elles revinrent à leur table. Déjà, la salle s’emplissait. Un homme s’approcha de Candy.

– Vous dansez ?

Louisetta la poussa du coude.

– Vas-y, t’inquiète pas pour moi. Regarde la femme qui est à la table voisine, elle me dévisage depuis tantôt. Moi aussi, je vais danser.

Candy accepta donc l’invitation de l’homme. À cause de la musique trop forte, il était difficile de tenir une conversation. Aussi, le cavalier de Candy, la tenant solidement dans ses bras, laissait parler ses mains et ça ne laissait aucune équivoque. Sur tout autre plancher de danse, le

couple aurait pu attirer l'attention, mais l'assistante du Manchot se rendit rapidement compte que les couples n'avaient aucune retenue lorsqu'il s'agissait de danser un « slow ».

Lorsque le disque se termina, Candy poussa un soupir de soulagement. Le morceau suivant était un véritable disco et tous les couples durent se séparer. Lorsqu'elle revint à sa table, l'homme lui demanda :

– Si on allait en haut, on pourrait faire plus ample connaissance ?

– Pas tout de suite. J'aime voir arriver les gens, cria presque Candy.

Louissette vint bientôt la rejoindre. La danseuse semblait nerveuse.

– Tu as vu qui est là ?

– Non.

– Gentleman Bob. J'espère qu'il ne me reconnaîtra pas. Il doit sûrement chercher le type qui s'est servi de son nom pour pénétrer ici.

Soudain, Candy sursauta. Un homme venait d'entrer. Il était seul et, cet homme, même s'il

était quelque peu changé, la jolie blonde ne pouvait s’y tromper : il s’agissait bel et bien de Robert Dumont, le détective manchot.

Elle tourna rapidement la tête pour que son patron ne la voie pas. Louissette avait remarqué le trouble de Candy.

– Qu’est-ce que tu as ?

Elle mentit :

– Le type avec qui j’ai dansé. Il veut que je visite les autres étages avec lui. Il me plaît... mais il n’est pas seul et...

– Mais, ça ne fait absolument rien, ça. Ici, on s’échange ses femmes, ses amoureux. Tiens, ton soupirant revient. N’hésite pas, accompagne-le.

Candy ne voulait pas risquer d’être vue par le Manchot. Elle ignorait quel était exactement le travail qu’il avait à accomplir, et ne voulait pas lui nuire. Aussi, quand l’homme s’approcha de sa table, elle se leva rapidement et accompagna le type en direction de l’escalier.

Le bruit, la musique, tout était moins fort sitôt que l’on quittait la discothèque. Maintenant, on



pouvait causer.

– Au dernier étage, c’est le gymnase et la piscine, dit l’inconnu.

– Je n’ai pas mon maillot de bain.

L’homme éclata de rire.

– Allons donc, presque tout le monde se baigne à poil. On peut avoir beaucoup de plaisir sous l’eau.

– Non, je préférerais que l’on cause. Je ne veux pas m’écarter. J’attends des amis.

On passa devant un salon. La porte était entrouverte. Étendu sur des coussins, un couple se caressait sans aucune gêne.

– Restons ici, fit l’homme.

– Mais il y a déjà quelqu’un... et la porte est ouverte.

– Pensez-vous que ça va déranger ce couple-là ? Moi, par exemple, j’adore faire l’amour devant les autres. Ça me trouble.

Il attira Candy dans le petit salon et, une seconde plus tard, il la poussait sur le tapis. Il n’y

avait aucun lit, dans ces salons ; des coussins et du tapis, pas autre chose.

Et déjà, les mains de l'homme furetaient dans le corsage de Candy. La nuit d'orgie venait de débiter.

## IX

### *Trahison*

Le Manchot était entré dans la discothèque. Mais les jets de lumière qui se promenaient un peu partout, ces éclairs qui brillaient devant ses yeux, l'éblouissaient. Il ne voyait pratiquement rien devant lui.

À l'entrée du club, il avait présenté sa carte d'invitation spéciale.

– Je regrette, lui avait dit le colosse en uniforme, mais les hommes seuls ne sont pas admis, vous devez être accompagné.

– J'ai rendez-vous ici, on m'a dit de présenter cette carte et qu'on me laisserait passer.

Le portier examina la carte de plus près et aperçut un numéro dans le bas, juste à droite. Il leva les yeux et son regard marqua la

stupéfaction. Puis, Dumont se rendit compte que l'homme lui examinait la main gauche.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien, rien, entrez. Demeurez à l'entrée de la discothèque, quelqu'un va vous y retrouver.

Le détective était nerveux. Un code inscrit sur la carte avait permis au portier de l'identifier. S'il s'était aperçu qu'il était manchot, tout de suite il préviendrait ses amis et on chercherait à l'éliminer. « Mais sûrement pas dans cet endroit chic. Ça ferait du grabuge. »

Dumont n'avait pas oublié le but de sa mission : démasquer les têtes dirigeantes de cette section de la pègre qui voulaient transiger avec les trafiquants marseillais.

Ses yeux, maintenant, s'habituait à l'obscurité. Mais les couples qui se déhanchaient sur la piste de danse ne l'intéressaient pas. Il guettait surtout la porte. Il ne voulait pas se laisser surprendre. Or, si cette porte menait vers la sortie, elle conduisait également vers le majestueux escalier qui permettait aux invités de

se rendre aux appartements « spéciaux » du club.

– Ah çà, mais je ne rêve pas !

Mais oui, cette fille qui montait l'escalier, au bras d'un homme dans la quarantaine, c'était Candy. Il ne l'avait vue que de profil, mais il l'avait immédiatement reconnue. « Je me souviens de cette robe... si on peut appeler ça une robe ! Mais qu'est-ce qu'elle fait ici, dans cet accoutrement ? Où va-t-elle ? »

Elle venait de disparaître au haut de l'escalier. À cet instant précis, deux hommes, que le détective n'avait pas vu apparaître, l'encadrèrent brusquement.

– Tu vas venir avec nous, l'ami. Pas un geste. Nous sommes armés tous les deux. Il y a des patrons qui veulent te poser quelques questions.

Le Manchot fut bien obligé de suivre les deux types. Ils traversèrent la discothèque. Au fond, on poussa une porte donnant dans un corridor et, quelques instants plus tard, on le faisait entrer dans un bureau. Un homme en habit de soirée se leva. Il demanda aux deux types qui avaient

accompagné le Manchot :

– C'est lui ?

– Oui.

– Fouillez-le.

Rapidement, des mains glissèrent le long du corps du Manchot. Quelques secondes plus tard, l'un des hommes affirmait :

– Il n'est pas armé.

L'inconnu fit signe au Manchot de s'avancer.

– Vous allez me dire immédiatement qui vous êtes. Comment vous êtes-vous procuré cette carte ?

– Je ne répondrai à aucune de vos questions, fit calmement le Manchot. Ce sont les grands patrons que je désire voir.

– Je suis le patron.

Le Manchot ricana :

– Allez faire croire ça à d'autres. Je ne suis pas né d'hier. Vous dirigez peut-être ce club, mais vous avez des supérieurs.

– J’ai reçu des ordres précis. Nos patrons ne parlent pas à n’importe qui.

Le détective répliqua :

– Je ne suis pas n’importe qui. Je suis venu d’Europe pour transiger une affaire de plusieurs millions de dollars. J’ai été reçu comme un chien dans un jeu de quilles. On m’a tout d’abord enlevé puis, un de vos hommes a cherché à me tuer...

– Allons donc, parce que vous avez sa carte, vous allez tenter de nous faire croire que vous êtes Yvan Cohen, le manchot ?

Dumont avança la main gauche au-dessus du bureau. Immédiatement, ses deux anges gardiens se rapprochèrent.

– Touchez cette main, monsieur le gérant. Allons, touchez. Vous verrez bien que ce n’est pas une main normale.

Le gérant du club avança la main. Immédiatement, le Manchot le saisit au poignet. L’homme poussa un cri de douleur.

– Hé, qu’est-ce que vous faites ? Vous me

cassez le bras.

Immédiatement, les deux brutes se mirent à frapper sur le Manchot, mais la main du détective n'avait pas lâché le poignet de son adversaire.

– Qu'ils se calment, sinon, je vous casse le bras.

Le gérant fit signe à ses deux hommes.

– Allons, laissez-le.

Immédiatement, le Manchot desserra son étreinte.

– Alors, vous êtes véritablement Yvan Cohen ?

– Oui. Mais pour venir à ce rendez-vous, j'ai cru bon de me raser, de m'habiller plus convenablement et de changer de prothèse. Mon crochet de fer aurait pu inquiéter vos invités de marque.

Le gérant se frottait la main dans le but de rétablir la circulation du sang.

– Pourquoi avez-vous tué Larry ?

– Larry, c'était un traître, prêt à vous tromper.



C'était lui ou moi et j'en ai la preuve.

Il glissa sa main droite dans la poche de son veston, en sortit la minuscule bobine qu'il lança sur le bureau.

– Qu'est-ce que c'est ?

– J'ai pu enregistrer la conversation que j'ai eue avec Larry. Je vous apporte la preuve que c'était lui le traître, et pas un autre.

Le Manchot montra les deux hommes qui le surveillaient.

– J'aimerais mieux que nous causions seul à seul. Ils vous l'ont dit : je suis venu ici sans arme. Vous ne courez donc aucun risque.

Le gérant fit un signe.

– Laissez-nous.

– Mais, boss...

– Je vous dis de nous laisser. Vous savez ce que vous avez à faire.

Le Manchot devina tout de suite que les deux hommes monteraient la garde devant la porte.

Une fois les deux hommes sortis, le Manchot

demanda :

– Puis-je tout d’abord savoir qui vous êtes ?

– Mon nom est Charles Carlton. Vous aviez vu juste. Je m’occupe de la gérance de ce club.

– Vous n’êtes pas le patron.

Carlton ne répondit pas. Il regardait la bobine que le Manchot avait lancée sur le bureau.

– Qui me prouve que tout ça n’est pas du chiqué ? Vous savez fort bien que je ne possède pas d’appareil qui me permettrait d’écouter un tel enregistrement. Comment avez-vous fait pour enregistrer la conversation ?

– Ça, c’est mon secret, répondit le Manchot avec un sourire malicieux. Et si vous ne possédez pas de ces appareils ultramodernes, vos grands patrons en ont, eux. Quand on fait partie des dirigeants de la politique ou de la police, on est toujours fort bien équipé.

Carlton murmura :

– Vous semblez en savoir fort long.

– Je ne suis pas parti d’Europe pour venir

transiger une affaire de plusieurs millions sans prendre mes renseignements. Sur vos chefs, j'en connais probablement plus que vous et je veux les rencontrer.

– Impossible.

L'imagination du Manchot était fertile. Déjà, il échafaudait un plan, un plan qui était beaucoup trop osé, mais qui pourrait rapporter des dividendes.

– Tant pis. Mais je vous préviens que le F.B.I. a eu vent de quelque chose. Plus que ça, ils ont déjà quelqu'un dans la place.

– Allons donc !

– Si on refuse de m'écouter, le scandale qui éclaboussera l'Amérique sera terrible. Et c'est vous qui l'aurez voulu. Si vous acceptez ma proposition, je démasquerai devant vous la personne qui est ici et qui agit pour le F.B.I. Vos patrons pourront écouter cet enregistrement. Ils comprendront qu'avec moi, il n'y a aucun risque.

Carlton semblait hésiter. Soudain, il se leva.

– Vous allez m'attendre ici, ce ne sera pas

long. Je dois appeler quelqu'un.

– Pourtant, vous avez un téléphone, ici.

– Je sais, mais cet appel se fait sur un appareil spécial. Ne bougez pas, ce ne sera pas très long.

Le Manchot entendit la porte se refermer. Aussitôt, il alla coller son oreille contre le battant. Tout était tranquille à l'extérieur. Rapidement, il revint au bureau et souleva le récepteur de l'appareil téléphonique. C'était une ligne privée. En vitesse, il composa un numéro.

– Allô, répondit une voix d'homme.

– Code 2580.

– Un instant.

– Faites vite.

Bientôt, le Manchot entendit une autre voix.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a, 2580 ?

– Ai besoin d'aide.

– Nous ne pouvons pas...

Mais il coupa son interlocuteur.

– Je sais. Vous désirez capturer le gros gibier ?

Je suis méconnaissable. Mais, dans peu de temps, je sortirai de la Planet's Disco en compagnie de Carlton, le gérant. Nous irons à un rendez-vous, les grands du milieu. Faut nous surveiller, tout de suite, vous tenir prêts à intervenir...

Le Manchot venait d'entendre un bruit à la porte. Il reposa rapidement le récepteur et s'assit dans un des fauteuils. Carlton parut.

– Cohen, si ce que vous dites est vrai, nous rencontrerons les grands patrons. Mais auparavant, il va falloir me prouver que nous sommes surveillés par le F.B.I.

– Fort bien, vous allez me suivre.

– Où ?

– Qu'est-ce qu'il y a, aux étages au-dessus ?

– La piscine, le gymnase et des salons particuliers.

– Elle doit être dans un de ceux-là.

– Elle ?

– Oui, car c'est une femme, venue spécialement de Montréal, une détective privée

qui connaît Yvan Cohen. Le F.B.I. a retenu ses services. Je vais la démasquer devant vous. Vous pourrez vérifier ses papiers d'identité. Son nom est Candine Varin et elle est à l'emploi de l'agence de détectives privés Robert Dumont.

– Eh bien, si ce que vous dites est vrai, la dernière heure de cette fille vient de sonner.

Mais le Manchot tenta d'apaiser son interlocuteur..

– Pas de violence, je vous en prie. D'ailleurs, je veux interroger cette fille, mais devant vos patrons. Je la forcerai bien à parler.

– Bon, c'est promis. Allons-y.

Pour pouvoir accomplir sa mission, le Manchot semblait prêt, non seulement à trahir Candy, mais également à la livrer à la pègre américaine.

## X

### *Cartes sur table*

La Princesse Marguerite était inquiète. Candy avait promis de redescendre, mais elle n'était pas encore revenue. Elle décida de monter au second étage. Mais elle n'alla pas loin. Elle jeta un coup d'œil par la porte ouverte du premier petit salon et esquissa un sourire.

« Eh bien, elle ne s'ennuie pas. Et dire que moi, je me faisais du mauvais sang pour elle. »

Louissette allait redescendre lorsqu'elle vit quatre hommes qui montaient l'escalier. Elle reconnut le gérant de la discothèque. Les deux autres types étaient des tueurs professionnels, elle les avait déjà rencontrés. Elle s'écarta de leur chemin mais resta quand même dans l'escalier, se doutant bien qu'il allait se passer quelque chose.

Les quatre hommes venaient de pénétrer dans le petit salon, juste à droite de l'escalier. Des femmes poussèrent des cris. On entendit des bruits de voix, quelqu'un donnait des ordres.

Une femme, à demi vêtue sortit du salon pour courir s'enfermer dans une autre pièce. Un homme la suivit, puis une autre fille qui criait comme une perdue, enfin, deux autres hommes, l'un tenant ses pantalons à la main.

– C'est elle, fit le Manchot en désignant Candy. Allons, habille-toi, la belle, ta partie de plaisir est finie.

Candy était plus pâle que la mort. Elle ne comprenait rien à l'attitude du Manchot. Rapidement, elle avait enfilé sa robe. Deux des hommes la surveillaient étroitement. Candy avait les yeux fixés sur la figure de son patron.

« Pourtant, ses yeux sont changés... ses sourcils, son nez... et si ce n'était pas lui. »

Mais au même moment, le Manchot lui avait lancé un clin d'œil, à l'insu des trois autres hommes. Carlton s'était emparé du petit sac noir



de Candy.

– Ça commence bien, elle est armée !

– Vous n’êtes pas encore au bout de vos surprises, dit le Manchot.

Dans la doublure du petit sac, le gérant trouva une carte plastifiée, la carte d’identité de Candine Varin.

– Ce que vous avez dit est entièrement vrai, fit Carlton.

– Moi, je ne veux que vous aider. L’agence de détectives privés Dumont l’a prêtée au F.B.I. afin qu’elle me fasse tomber dans un piège, car nous nous connaissons, tous les deux, n’est-ce pas, Candy ?

Et la main droite du Manchot caressa le menton de Candy. Elle venait de comprendre le rôle qu’elle devait jouer.

– Je n’ai jamais vu cet homme de ma vie, il ment.

– Et je suppose que vous n’êtes pas Candine Varin ? Vous ne travaillez pas pour ce Dumont de Montréal ? Le F.B.I. n’a pas retenu vos

services ? demanda Carlton.

– Une partie de ce que vous dites est vrai, mais cet homme, je ne l’ai jamais vu. Ce n’est pas Yvan Cohen.

– Évidemment, sans mon crochet de fer, sans ma barbe et mon costume de marin, je suis méconnaissable. Je vous l’avais dit.

Un des hommes s’était rendu à la porte.

– Il y a plusieurs personnes dans l’escalier. On se demande ce qui se passe.

– Éloigne les curieux et demande à Gentleman Bob de venir immédiatement. J’ai besoin de lui.

L’homme sortit aussitôt.

– Vous allez la conduire là où je dois me rendre ? demanda le Manchot. J’ai votre parole.

– Et je vais la tenir, Gentleman Bob va s’occuper d’elle.

Bientôt, l’homme à l’habit beige parut dans la porte. Carlton lui fit signe et lui murmura quelques mots à l’oreille.

– Quoi ? Vous voulez que je la conduise...

– Pas si fort, idiot. Là-bas, tu la remettras entre les mains de celui qui te recevra et, ensuite, éloigne-toi, reviens ici et prends charge du club pendant que je serai absent.

– Entendu.

Le second tueur à gages avait solidement ligoté les mains de Candy derrière son dos.

– Nous nous retrouverons tantôt, ma belle, fit le Manchot d'un ton moqueur. Je te rejoindrai... pour ta dernière entrevue. Oui, tout sera fini dans peu de temps.

Candy avait compris la signification du message du Manchot : « Ne cherche pas à t'évader. Je vais te retrouver là où l'on va t'amener. Suis ce type sans rouspéter. »

– J'ai compris, dit-elle à voix haute. Mais sachez que je n'ai pas encore dit mon dernier mot.

Gentleman Bob avait ramassé le châle de Candy et le lui avait jeté sur les épaules, cachant ses poignets ligotés.

– Passe devant, ma petite.

Candy descendit lentement l'escalier. Elle regarda autour d'elle, cherchant à savoir où se trouvait la Princesse Marguerite. Mais Louissette n'était plus à sa table.

En effet, comprenant que son amie était en danger, la danseuse s'était rapidement rendue à une cabine téléphonique, située dans l'entrée du club. Elle avait composé un numéro.

– Est-ce que Willie est là ?

– Qui parle ?

– Louissette, c'est urgent, passez-le-moi. Et quelques instants plus tard, elle avait reconnu la voix du gros Noir.

– Tu es chanceux de me trouver ici. Cinq minutes plus tard, j'étais parti.

– Willie, ne pose pas de questions. J'ai besoin de toi, une amie est en danger. Viens me rejoindre avec ta voiture. Si tu as des amis, amène-les, nous en aurons besoin.

– Mais où es-tu ?

– Au Planet's Disco.

– Toi, tu es entrée là ?

– Oui et je suis habillée en homme, comme dans mes spectacles. Fais vite.

– T'énerve pas, beauté, je suis à deux pas. Ça ne prendra pas une éternité. Mais j'espère que tu sais ce que tu fais.

– Mon gros, si tu me rends service, nous terminerons la nuit ensemble.

– Jusqu'à demain ?

– Jusqu'à demain !

Le gros Noir éclata de rire

– Je savais que tu ne pouvais plus te passer de moi, à tout de suite.

Louissette décida de sortir immédiatement pour attendre Willie. La salle de billard où elle l'avait rejoint était à un coin de rue seulement de la discothèque.

Bientôt, elle vit apparaître la vieille voiture de Willie. Immédiatement, elle lui fit signe de la main. L'automobile ralentit et Louissette grimpa sur le siège avant.

– Tu es seul ?

– Non, Fisher et Mickey me suivent dans une autre voiture. Maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? On ne peut pas rester stationné ici, tu le sais fort bien.

– Roule très lentement, mais ne t'éloigne pas. Si tu te rends jusqu'au coin, fais demi-tour. Faut pas perdre l'entrée de vue.

– T'es folle, Princesse faire demi-tour ! Non, j'ai une idée et c'est beaucoup plus simple.

Brusquement, le Noir arrêta son moteur, puis tenta de faire redémarrer sa voiture. Mais il ne semblait pas pouvoir y parvenir.

– Qu'est-ce que tu fais ? lui cria Louissette, lorsqu'elle le vit descendre.

Willie se rendit à l'avant et souleva le capot. Déjà, les klaxons résonnaient. L'automobile gênait toute la circulation. Faisant des signes désespérés, le Noir demandait aux autres voitures de le contourner, comme s'il était en panne. Louissette avait compris et surveillait l'entrée.

Soudain, elle vit paraître Candy, son châte sur

les épaules. Gentleman Bob la tenait par le bras et l'accompagnait. La danseuse fit signe à son compagnon. Willie baissa le capot et retourna derrière le volant.

– Suis la voiture de Gentleman Bob, vite. Ne le perds pas de vue.

– Je n'aime pas ça du tout. S'il nous voit, on nous blâmera. Je vais faire signe à Fisher de me doubler de temps à autre pour ne pas attirer l'attention. Je me demande où tu veux en venir. Qui est cette blonde qui nous surveillait au restaurant ?

– Ce serait trop long à t'expliquer. Mais moi, je veux en avoir le cœur net. C'est une amie d'Yvan, le manchot. Je crois que j'ai commis une grave erreur en parlant trop.

Willie lui jeta un coup d'œil, puis murmura :

– Avoue donc franchement que tu l'as encore dans la peau, ce manchot-là.

Louissette ne répondit pas.

Le Manchot monta dans la voiture de Carlton et, immédiatement, l'automobile s'éloigna du cabaret. Mais à peine cinq minutes plus tard, Carlton arrêta sa voiture. Il sortit un bandeau noir de sa poche.

– Je suis obligé de faire ça. De plus, je vous demande de ne pas poser de questions. Ne cherchez pas à savoir qui vous allez rencontrer.

– Entendu.

La voiture se remit en route et, lorsqu'elle s'arrêta pour la seconde fois, Carlton aida le Manchot à descendre de voiture.

– Je vais sûrement attirer l'attention, fit le Manchot.

– Aucun danger. La porte arrière est ouverte. Nous ne prendrons pas l'ascenseur mais l'escalier de service. À cette heure-là, il n'y a personne dans la bâtisse.

On grimpa au moins trois étages, puis le Manchot entendit frapper à une porte. On le fit entrer. Quelques instants plus tard, Carlton lui



enlevait son bandeau.

Quatre hommes, dont deux très âgés, étaient assis autour d'une grande table. Et dans un coin, solidement ligotée sur une chaise, il aperçut Candy. Le Manchot se trouvait en face des têtes dirigeantes d'une importante section de la pègre new-yorkaise.

– Tiens, la voiture est là, fit Louissette. Ils sont entrés par cette porte.

– On devait sûrement les attendre, répliqua Willie, car ordinairement cette porte doit être fermée à clef.

L'autre voiture, celle conduite par Fisher, venait d'arriver. Willie fit signe à ses compagnons de ne pas bouger. Il préférait attendre quelques minutes, l'endroit était peut-être surveillé.

– Qu'est-ce que nous attendons pour descendre ? demanda Louissette.

Juste à ce moment, Gentleman Bob sortit, remonta dans sa voiture et repartit aussitôt.

– Allons-y.

Willie, Louissette et Fisher descendirent. Le Noir ordonna à Mickey de ne pas bouger.

– Si on peut entrer, toi, tu surveilles la porte. Si jamais il se passe quelque chose d’insolite, tu klaxonnes, trois coups.

La porte, heureusement, n’était pas fermée à clef et le trio s’engouffra dans la bâtisse.

– Qu’est-ce que nous faisons, maintenant ? Il y a des dizaines de bureaux dans cette bâtisse, murmura Willie. Oh que je n’aime pas ça !

Louissette, tendant l’oreille, grimpait lentement les marches. Soudain, Willie s’arrêta brusquement.

– Vous avez entendu le klaxon ?... un deuxième coup, un troisième. C’est sûrement Mickey. Vite, cachons-nous.

Fisher ouvrit la porte menant aux bureaux du troisième étage. Les deux hommes s’éloignèrent rapidement mais Louissette demeura tout près de la porte. Elle entendit des bruits de pas dans l’escalier. Tremblante de peur, elle resta là, sans bouger. Si ceux qui montaient ouvraient la porte

du troisième étage, on l'apercevrait aussitôt. Mais elle vit deux ombres continuer à monter dans l'escalier.

– Venez vite, murmura Louissette, nous allons les suivre.

Quelques minutes plus tard, elle vit les deux hommes entrer dans un appartement du quatrième.

– Curieux, il y en a un qui a un bandeau. Je me demande ce qui se passe. Approchons-nous, fit-elle. On va essayer d'entendre.

Mickey demeura tout près de l'escalier. Louissette, à quatre pattes, s'avancant sur le tapis, avait collé son oreille contre le battant. Inquiet, Willie surveillait l'autre bout du corridor.

– Tu peux entendre quelque chose ?

– Oui, mais à la condition que tu fermes ta grande gueule !

\*

Le Manchot avait raconté aux quatre hommes ce qui lui était arrivé depuis son débarquement. On lui demanda la description des hommes qui avaient cherché à l'enlever.

Il parla de la danseuse, Princesse Marguerite.

– J'ignorais qu'elle était présentement à New York. Quelqu'un a dû la prévenir de mon arrivée. J'ai fait mine de ne pas la connaître, au début, j'ai joué l'innocent. Elle risquait de tout gâcher. Mais au fond, sans son aide, jamais je n'aurais pu échapper à ceux qui m'avaient cueilli sur les quais.

Puis, il parla de Larry. Les quatre hommes l'écoutaient religieusement. De temps à autre, on lui posait une question.

– Larry était un de nos meilleurs hommes, murmura l'un des plus vieux. Moi, je ne vous crois pas.

Carlton mit alors la main dans sa poche et sortit la minuscule bobine.

– Vous avez un appareil pour qu'on puisse écouter ça ?

– Oui.

Et c'est dans un profond silence qu'on entendit la conversation qui avait eu lieu entre le Manchot et Larry. Lorsque l'enregistrement s'arrêta, un des hommes se leva.

– Larry n'était sûrement pas le seul de son groupe à vouloir nous trahir, dit-il. C'était un de vos meilleurs amis, Carlton.

– Oui. Mais j'ignorais qu'il avait machiné ce plan. J'avais entière confiance en lui. Il n'y a que deux hommes, à part moi, qui connaissent l'existence de ce bureau. Gentleman Bob et Larry.

– Il a probablement parlé à ses amis. Carlton, vous dresserez une liste de ceux qui se tenaient continuellement avec lui. Faudra les éliminer, purement et simplement. Pas de chances à prendre.

Puis, se tournant du côté de Candy, l'homme demanda au Manchot :

– Si vous nous parliez de cette fille ?

Dumont répondit calmement.

– Ici, à New York, nous sommes fort bien organisés. Si nous le voulions, nous pourrions foutre en l’air toute votre organisation. Mais ce n’est pas notre but. Ce sont nos amis qui m’ont prévenu contre cette fille. Ils avaient déjà eu des démêlés avec elle.

Carlton prit alors la parole.

– J’ai vérifié ses papiers. C’est bien une détective privée.

L’homme qui était debout s’approcha de Candy :

– Alors, le F.B.I. a retenu tes services. Ces maudits agents préfèrent que les autres se mettent au blanc pour eux. Avec qui travailles-tu ?

– Je suis innocente, cria Candy. Je ne connais pas ce manchot. Je suis en vacances à New York. Je suis en congé. J’ai été blessée et le médecin...

– À quoi bon perdre notre temps ? demanda l’homme le plus âgé. Discutons tout de suite affaires, pendant que nous sommes ici. Je n’aime pas ces longues réunions. Vous avez apporté la marchandise avec vous ?

Pour toute réponse, le Manchot enleva son veston puis, avec précaution, il détacha sa prothèse. Les autres le regardaient curieusement. Il glissa sa main droite à l'intérieur de son membre artificiel et en retira un petit sac.

– Vous pouvez vérifier la marchandise.

Pendant que deux des hommes examinaient le contenu du petit sac, le plus âgé s'était approché de Carlton.

– Tu t'occuperas de cette fille. Je veux qu'elle disparaisse à tout jamais, compris ?

– Je m'en charge. Jamais on ne la retrouvera. Nous avons un broyeur à voitures, dans la cour d'autos usagées de Smith. Elle sortira de là comme du corned beef.

Candy frissonna. Si le Manchot ne faisait pas quelque chose immédiatement, tous les deux étaient perdus. Jamais ils ne sortiraient vivants de cette aventure. « Et que pouvons-nous faire contre cinq hommes. On m'a enlevé mon revolver. J'ignore si Robert est armé. Pourquoi joue-t-il cette comédie ? »

Quant à Robert Dumont, il n'était guère plus rassuré que Candy. Maintenant, il connaissait les chefs de cette mafia. Candy pouvait lui servir de témoin. Il sentait bien son petit revolver sur sa jambe. Il pouvait facilement en prendre possession. Mais ensuite, que se passerait-il ?

– Le prix que vous demandez pour cette marchandise est passablement élevé, fit un des hommes.

– Trop, dit un autre, jamais nous ne paierons ça.

– Libre à vous, répliqua le Manchot. Les acheteurs sont nombreux. Nous sommes prêts à vous fournir, durant des mois. Mais vous devez vous occuper de faire entrer la marchandise aux États-Unis.

– Pour ça, aucun souci. Nous avons des amis partout, dans les compagnies d'aviation, parmi les pilotes et les hôtesse, dans la diplomatie, ces hommes qui peuvent facilement tromper tous les douaniers. Mais il faut payer cher et si vous nous vendez votre marchandise à un prix trop élevé, les profits ne sont pas assez intéressants.



Le Manchot faillit se mettre en colère. Tout ce qu'il espérait, c'était de gagner du temps.

– Mais c'est du « stock » de première classe ! Ça vous rapportera des millions. C'est à prendre ou à laisser.

Le plus vieux du groupe décida, en enfouissant le petit sac dans sa poche.

– Messieurs, nous sautons des étapes inutilement. Moi, je n'achète jamais sans être certain de la marchandise qu'on va nous livrer. Nous allons tout d'abord faire analyser le contenu de ce sac et ensuite, manchot, Carlton vous donnera notre réponse. Jamais vous ne devrez tenter de nous rencontrer.

Il se leva.

– Carlton, remets-lui son bandeau. Je vais le déposer en route. Vous autres, partez chacun de votre côté. Toi, Carlton, tu t'occuperas de la fille.

Carlton s'avança vers Robert Dumont. Le Manchot se devait de faire quelque chose immédiatement. Si on lui appliquait le bandeau sur les yeux, il serait trop tard.

Juste à ce moment, on entendit un cri de femme, venant du corridor.

– Attention Willie !

Et moins d'une seconde plus tard, un coup de feu retentit. Le son se répercuta dans la bâtisse vide. Tous ceux qui se trouvaient dans l'appartement restèrent figés sur place, à l'exception du Manchot.

\*

Mickey n'avait pas vu les deux hommes qui s'étaient glissés contre la voiture. La portière s'ouvrit brusquement.

– Descends !

Les deux hommes étaient armés.

– Mais, qu'est-ce que vous me voulez ?

– Ta gueule et marche devant.

Mickey aperçut six hommes, tous armés, qui se glissaient par la petite porte arrière. Il songea à ses amis Louissette, Willie et Fisher. Cette fois, il

n'avait pas eu le temps de les prévenir.

À l'intérieur, le groupe d'hommes s'était engouffré dans l'escalier. Fisher les entendit monter.

– Quelqu'un vient, ne bougez pas, je vais aller voir.

Il descendit sur le bout des pieds, mais comme il passait près de la porte donnant sur le troisième plancher, cette dernière s'entrouvrit, il reçut un coup à l'arrière de la tête.

Pendant ce temps, Louissette continuait d'écouter la conversation qui se déroulait dans le bureau. Elle ne perdait pas un mot. Mais maintenant, elle était inquiète. Que faisait donc Fisher ?

Elle prit rapidement une décision, se dirigea vers la porte donnant sur l'escalier et l'ouvrit. Elle poussa un cri, se trouvant en face de deux hommes, l'un armé d'un revolver et l'autre de ce qui lui semblait être un mitraillette.

– Attention, Willie !

Elle voulut refermer la porte pour empêcher

les deux hommes de la suivre. Il y eut un coup de feu et elle tomba au sol, comme foudroyée !

\*

Carlton, avec la vitesse de l'éclair, sortit son revolver.

Mais Robert Dumont avait déjà porté la main à la poche supérieure de son veston et en avait retiré le petit stylo qui s'y trouvait. Une seconde plus tard, Carlton poussait un cri terrible en recevant un jet d'acide en pleine figure.

Le Manchot, ne perdant pas une seconde, se jeta à plat ventre. Déjà, ses quatre adversaires avaient sorti leurs armes. Robert Dumont s'empara immédiatement du petit revolver placé le long de sa jambe, pendant qu'une balle lui sifflait au-dessus de la tête.

Il visa le néon qui éclairait la pièce et tira trois fois. L'appartement fut plongé dans l'obscurité.

Allongeant la main droite, le Manchot s'empara du revolver que Carlton avait laissé

tomber, puis, en rampant, il se dirigea vers l'endroit où se trouvait Candy.

Elle poussa un cri lorsqu'il fit basculer la chaise et aussitôt, une balle s'enfonça dans le mur, juste au-dessus de la tête de la blonde.

Le Manchot n'hésita pas et poussa la chaise sous la table.

– Bouge pas de là !

La porte d'entrée vola en éclats. Il y eut un échange de coups de feu. Une pluie de balles déferla dans l'appartement. Sans hésiter, Dumont s'était glissé sous la table à son tour et se tenait tout près de Candy.

Bientôt, il vit des projecteurs se promener dans la pièce.

– Ne bougez pas, lança une voix. Jetez toutes vos armes, vous avez compris ?

– Mais vous êtes fous, messieurs, fit une voix. Vous savez qui je suis ?

– Mais oui, je vous reconnais. Vous êtes un des secrétaires du gouverneur.

– Ça ne se passera pas comme ça.

Un homme cria :

– Il y en a d'autres sous la table !

Le Manchot aussitôt se montra la tête.

– Ne tirez pas, nous nous rendons, nous nous rendons.

On imagine la surprise des hommes du F.B.I. lorsqu'ils aperçurent Candy.

– Qu'est-ce que vous faites là ? Qui êtes-vous ? Pourquoi vous a-t-on ligotée ?

– Pas un mot, murmura le Manchot.

Candy refusa de répondre à ces hommes qui, pourtant, la délivraient de ses liens.

– Une belle prise, fit l'un des membres de l'escouade, du véritable gâteau. Sept avec cette fille, et les trois autres qui surveillaient dans le corridor.

– Le travesti n'est pas gravement atteint.

Un des hommes poussa Louissette à l'intérieur. Du sang, qui giclait d'une blessure à l'épaule, imbibait sa chemise.

– Louise, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?  
demanda Candy ?

– Qui sont ces hommes ? Moi, je t'ai suivie  
pour t'aider.

Un homme cria :

– Silence, les filles. Qu'on fasse venir une  
fourgonnette et vite. D'autres pourraient  
intervenir.

Et bientôt, tout le groupe fut enfermé dans un  
camion cellulaire.

\*

Un gardien ouvrit la porte de la cellule du  
Manchot.

– Vous, venez avec moi.

On le fit passer dans un petit bureau. Le  
gardien ferma la porte, demeurant à l'extérieur.  
Un homme était assis derrière un bureau.

– Vous êtes Robert Dumont ?

– Vous le savez aussi bien que moi.

– Une voiture vous attend. On va vous conduire immédiatement à l'aéroport Kennedy.

Le Manchot protesta :

– Oh, un instant, mon travail est loin d'être terminé. Et puis, vous savez que j'ai une collaboratrice ici, à New York.

– Candine Varin est en route pour l'aéroport. Vous la rejoindrez là.

– Mais vous avez besoin de mon témoignage contre ces hommes, contre ces chefs de la mafia.

– Non ! Nous avons tout ce qu'il nous faut. La fille que nous avons abattue dans le corridor est passée aux aveux. Elle a entendu une conversation fort intéressante.

– Mais qui sont ces quatre hommes ? Des types puissants, sûrement.

L'homme se leva :

– Dumont, dans notre métier, nous ne répondons jamais aux questions. Vous rentrez de vacances, vous retournez à Montréal, vous



ignorez tout, vous faites comme si rien ne s'était passé.

– Un instant. On m'a promis un salaire si...

– Nous ne vous avons rien promis, nous. Si vos amis de la Gendarmerie royale ont décidé de vous payer, ça ne nous regarde pas. Ils communiqueront sûrement avec vous. Nous nous vous conduisons à votre avion. Vos bagages ont été récupérés. Mais nous avons fait disparaître votre sac. Nous avons placé le tout dans une valise, vous la prendrez à Montréal. Une valise bleue, assez grosse, facile à reconnaître, il y a un ruban noir attaché à la poignée. Ce sera sûrement la seule. Plusieurs personnes emploient ce truc du ruban pour mieux discerner leurs valises parmi toutes les autres, mais jamais on ne se sert d'un ruban noir, toujours d'un ruban de couleur.

On frappa à la porte. Un homme parut.

– La voiture est prête.

L'homme qui avait reçu le Manchot se leva.

– Inutile de poser des questions à votre chauffeur, il ignore tout.

Il tendit la main au Manchot.

– Merci, c’est tout ce que je puis vous dire.

\*

Candy n’en croyait pas ses oreilles.

– Mais ce sont des salauds, ces gens des autorités officielles. Nous aurions pu nous faire tuer tous les deux.

– Ça leur était complètement égal.

L’avion approchait de Montréal. Les voyageurs à bord n’étaient guère nombreux, la plupart des gens préférant les vols de jour.

– Nous allons nous séparer à l’aéroport, fit le Manchot. Retourne chez toi et, demain, attends mes directives. Je vais communiquer avec le bureau, puis j’aviserais.

Le lendemain matin, après une bonne nuit de sommeil, le Manchot se leva en pleine forme. Avant de se rendre à l’agence, il préférait téléphoner afin de ne pas trop surprendre ses

collaborateurs.

Il achevait de déjeuner lorsqu'on sonna à la porte. Il alla ouvrir, mais il n'y avait personne. Cependant, devant la porte de son appartement, il aperçut une petite boîte rectangulaire.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Rapidement, il l'ouvrit et aperçut une liasse de billets de banque, tous des billets de cent dollars. Il les compta, il y en avait pour dix mille dollars.

« Dis donc, c'est intéressant de travailler pour eux. Rien, pas un mot, toujours le mystère. »

Le détective décida qu'après avoir téléphoné au bureau, il se rendrait à la banque déposer immédiatement cet argent. À neuf heures cinq, il logea son appel, mais il ne reçut aucune réponse.

« On profite de l'absence du patron pour arriver en retard. »

Mais à neuf heures quinze, c'était toujours le même silence. Il téléphona alors à l'appartement de Michel mais il n'y avait personne.

« Ah çà, qu'est-ce qui se passe ? »

Il sortit rapidement de chez lui, sauta dans sa voiture, arrêta à la banque pour y déposer les billets qu'il avait reçus, puis se rendit aux bureaux de l'agence de détectives privés « Le Manchot ».

Mais sur la porte, on avait apposé une petite carte.

« Agence fermée pour la journée. »

Il n'y avait rien d'autre, aucune date.

« J'ai l'impression qu'il a dû se passer quelque chose durant mon absence. Michel qui n'est pas chez lui, les bureaux qui sont fermés. Mais, qu'est-il arrivé ? »

Le Manchot ne pouvait cacher son inquiétude. Pourquoi son agence n'est-elle pas ouverte ? Où sont donc ses collaborateurs ?

C'est ce que nous saurons dans la prochaine aventure captivante du « Manchot », intitulée : *La vieille est folle.*



Cet ouvrage est le 420<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.